29 NOVEMBRE 1952

Illinois U Library

France

N° 372 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

LES RELATIONS ANCO-MAROCAINES
après le discours du sultan

★

L'UNION DES HABSBOURG ET DES ARENBERG

★

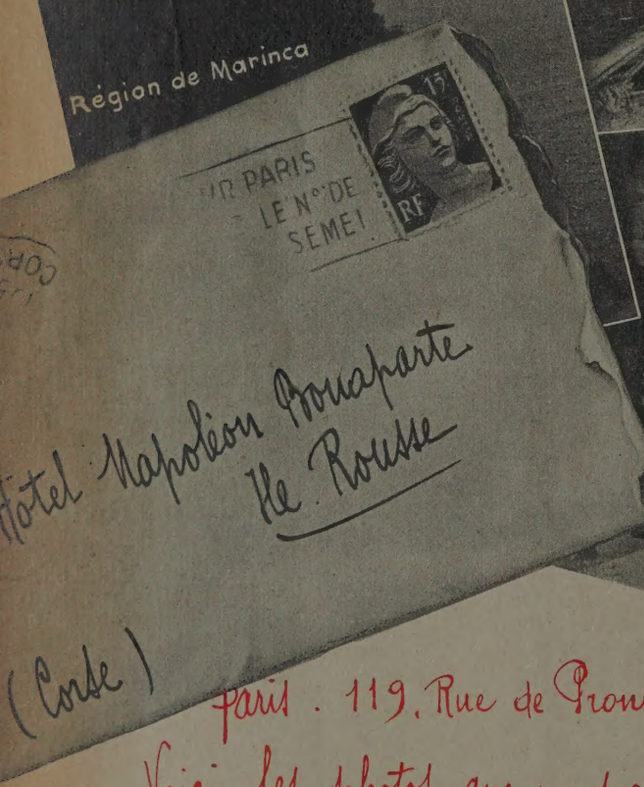
LA VIE DES MOINES SAINT-MARTIN DE LIGUGÉ

LA PLUS JEUNE DES BONAPARTE

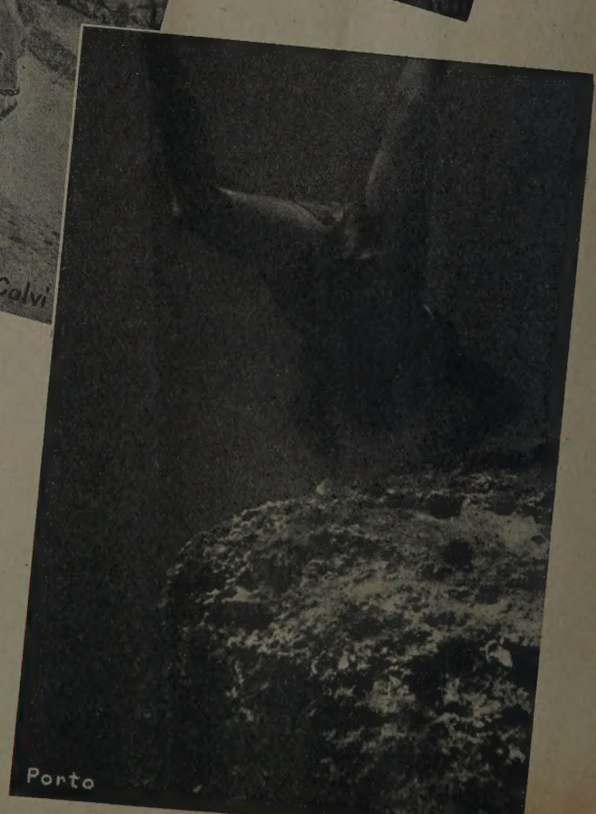
En l'église Saint-Louis-des-Invalides, tout auprès du tombeau de son illustre ancêtre, a été baptisée la plus jeune représentante de la famille Bonaparte, la princesse Laure-Clémentine-Geneviève-Napoléon, fille du prince Napoléon, née le 8 octobre dernier. La princesse Joséphine-Charlotte de Belgique et le prince Louis Murat étaient la marraine et le parrain de l'enfant, qu'ils présentent, sur notre photographie, à Mgr Blanchet, recteur de l'Institut catholique ; au fond, le prince Napoléon.

PHOT. SUAIN.

★ PASSEZ VOS VACANCES EN CORSE..



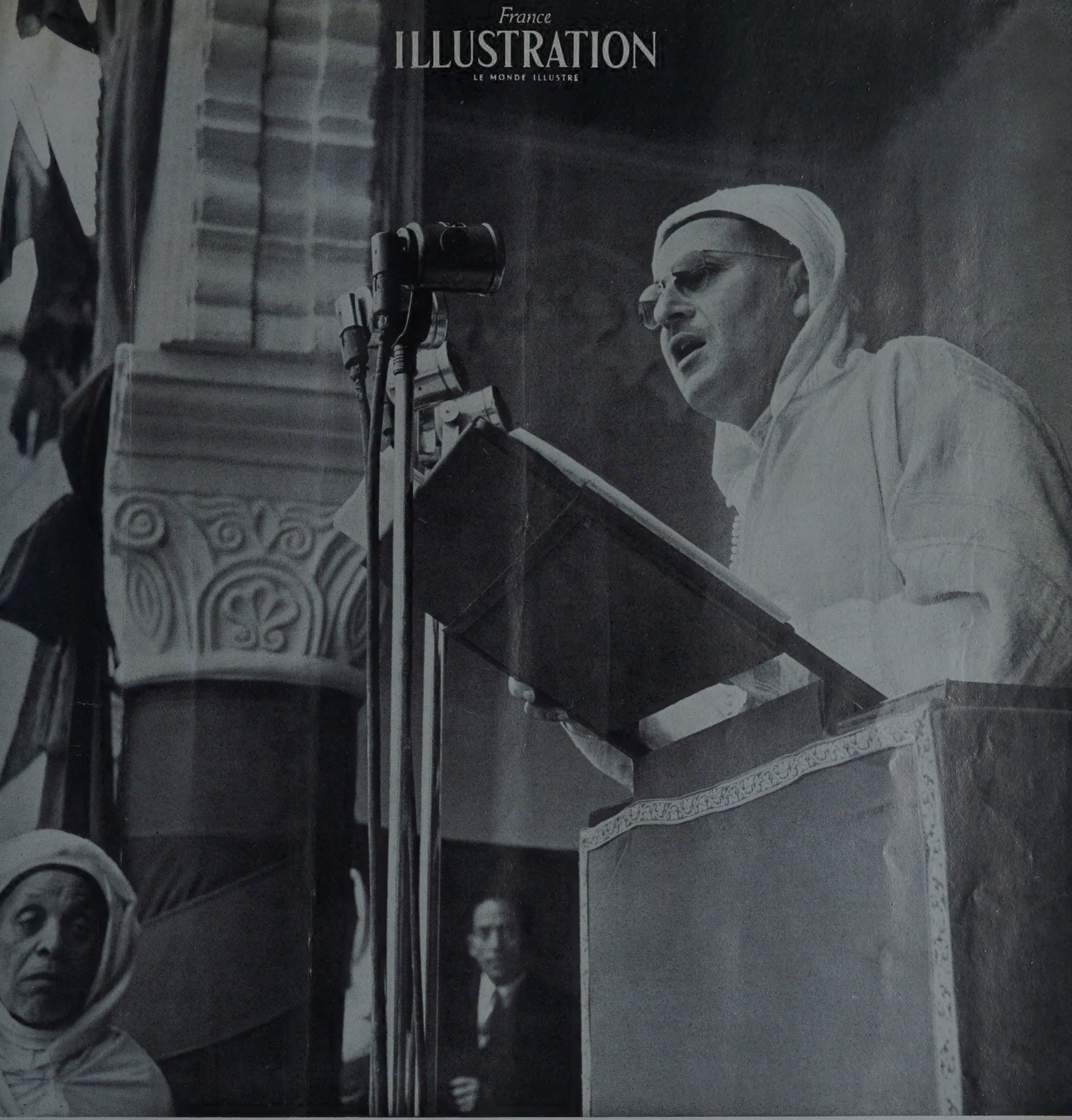
Hôtel Napoléon Bonaparte
Ile Rousse
(Corse)



Paris . 119, Rue de Prony

Voici les photos que nous avons faites pendant notre merveilleux séjour. Encore merci pour toutes vos attentions. Vivement quelques jours de vacances pour que nous retournions chez vous. En tout cas retenez nous 2 chambres pour Pâques et 2 chambres pour Août.

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



DEPUIS VINGT-CINQ ANS S. M. SIDI MOHAMMED RÈGNE SUR LE MAROC

Dans la matinée du 17 novembre 1927 le sultan du Maroc, Moulaï-Youssef, mourait presque subitement, d'une crise d'urémie, dans son palais de Fez. Il laissait trois fils : Sidi Hassan, Moulaï-Idriss et Sidi Mohammed. Mais l'ordre de primogéniture n'est pas au Maroc l'ordre de succession au trône. Aussi les ulémas de Fez, chargés de désigner le nouveau souverain, choisirent-ils, sur l'indication du Conseil de la couronne, le plus jeune fils du sultan défunt, Sidi Mohammed, alors âgé de dix-huit ans.

Depuis le 18 novembre 1927, c'est-à-dire depuis le lendemain de la mort de son père, Sidi Mohammed règne donc sur le Maroc.

Le vingt-cinquième anniversaire de son accession au trône a été célébré à travers tout l'empire marocain par de grandes cérémonies. A cette occasion le sultan a prononcé un discours qui, dans les circonstances actuelles, revêt une grosse importance. On en trouvera plus loin le commentaire.

Au cours des cérémonies qui ont marqué à Rabat la fête du Trône, S. M. Sidi Mohammed V a reçu le général Guillaume, résident général de France, qui lui a présenté ses vœux personnels et lui a remis un message officiel de M. Vincent Auriol. Le souverain s'est déclaré très touché des vœux sincères et amicaux du président de la République. Il a reçu également le corps diplomatique et Mgr Le Fèvre, vicaire apostolique du Maroc.

SOUS LE
SA MAJEST
LA PLEIN

Au cours des cérémonies qui ont marqué vingt-cinquième anniversaire de son élé tion au sultanat par les oulémas de F S. M. Sidi Mohammed ben Youssef a l'occasion de définir et de préciser conception des rapports qui doivent exis entre le Maroc et la France. Habilement ch penté, minutieusement étudié dans ses term le discours que S. M. le sultan a prononc Rabat s'adressait visiblement, par delà l'océ à l'aréopage onusien qui siège à Manhattan à l'opinion américaine.

Mais la forme prudente du discours, propos courtois et aimables que le sultan tenus à notre égard ne masquent en rien caractère absolutiste des revendications q formule à l'égard de la puissance protectr Elles sont, en effet, proprement inacceptab pour les Français, auxquels on demande, termes clairs, de renoncer au traité de pro torat de 1904 contre la seule assurance d'u garantie, combien aléatoire ! de leurs légiti intérêts.

Lorsque S. M. Mohammed V revendiqu son profit le plein exercice de la souverain dans le Maghreb marocain, cela signifie clair que la France se trouverait privée tout droit de regard et de tout contrôle un pays qu'elle a tiré de l'anarchie, de misère et des guerres barbares de clans p en faire l'une des régions du monde les p prospères et les mieux outillées. Ainsi, ou l'abandon d'une position stratégique indisp sable à la défense de la France médite néenne, on réclame de la France qu'e renonce, d'un trait de plume, à l'admira œuvre constructive et émancipatrice réalisée Lyautey, le grand bâtisseur, et poursuivie ses successeurs. Une œuvre que S. M. le sul a portée, un peu sommairement, à son pro compte !

... ce qui signifiera

FLEURS AIMABLES D'UN DISCOURS
CHÉRIFIENNE A REVENDIQUÉ SOUVERAINETÉ DU MAROC...

Aussi bien, l'optimisme avec lequel certains milieux officiels ont accueilli le discours du sultan ressemble-t-il un peu trop à celui de l'autruche qui croit échapper au danger n se dissimulant la tête sous l'aile pour ne us le voir.

Que le ton conciliant du discours laisse la oie libre pour des négociations nouvelles, on souhaite de tout cœur. Encore conviendrait-il e délimiter clairement le cadre de ces négo- ations et sur quelles bases elles doivent engager.

Une politique de réformes démocratiques ardies, réalisées progressivement, une acces- on de plus en plus étendue des Marocains la gestion des affaires publiques, d'accord. ais à aucun degré la présence française et s responsabilités d'ordre intérieur, militaire diplomatique qui en résultent ne peuvent ni e doivent être mises en cause. Telle est la olonté sans cesse exprimée par les gouverne- ents responsables.

On peut toutefois s'inquiéter des flottements regrettables qui se manifestent dans les milieux politiques et des échos complai- sants que trouvent jusque chez nous les spirations des nationalistes marocains.

S. M. Mohammed n'a-t-il pas été incité à urcir ses exigences par l'attitude de certaines ersonnalités de la métropole qui envisagent élibérément et de gaîté de cœur une renon- ation possible de la France au traité de rotectorat et l'établissement d'un régime de eine souveraineté marocaine... avec, comme remière étape, le remplacement du Résident énéral par un ministre résident choisi dans ne certaine équipe gouvernementale, ayant ng d'ambassadeur extraordinaire, avec des tributions analogues à celles de notre ministre résident des Etats associés en Indochine ? A l'heure où une mutation d'ordre diplomatique va éloigner du Quai d'Orsay l'actuel directeur des affaires d'Afrique, on veut croire que le haut fonctionnaire à qui sera confié ce poste éminent ne professera pas une opinion de cet ordre sur les relations entre le Maroc et la puissance protectrice.

On s'explique déjà difficilement qu'ait été si aisément admise la manifestation organisée au cœur de Paris par les éléments de l'Istiqlal à propos du vingt-cinquième anniversaire de l'accession au trône du sultan Mohammed, qualifié de « roi du Maroc » sur les invitations répandues à profusion dans les milieux diplomatiques, politiques et mondains de la capitale.

Il serait opportun, à tous égards, que les hommes d'Etat responsables définissent clairement la politique qu'ils entendent poursuivre face aux revendications nationalistes marocaines et qu'ils affirmassent publiquement leur volonté de s'y tenir fermement. Cela est essentiel aussi bien pour l'opinion publique, qui s'inquiète, que pour l'opinion internationale, travaillée par une propagande insidieuse, et aussi pour ceux qui caressent l'illusion de nous voir boutés un jour hors du Maghreb.

Le Maroc est une pièce essentielle de ce tout que constitue une Afrique du Nord qui stratégiquement, économiquement et politiquement ne fait que prolonger la France métropolitaine. Il n'est pas tolérable que l'on puisse, à quelque degré que ce soit, laisser peser le doute sur la pérennité de la présence française ni prêter la main, sous une forme quelconque, à la dangereuse entreprise de dissociation nationale qui se poursuit, sous l'égide de la Ligue arabe, de Tunis à Rabat... en passant par Alger.

a fin de la présence française.

LE MARÉCHAL JUIN
CHEZ LES IMMORTELS

Militaire et diplomate. La conversation avec M. Léon Bérard est particulièrement cordiale.

Le maréchal Juin a remporté sans combattre une grande victoire. Il a enlevé au premier tour le fauteuil d'académicien du regretté Jean Tharaud. Vingt-six votants, vingt-cinq suffrages pour le vainqueur de Cassino, un bulletin blanc. La course s'est d'ailleurs réduite à un « walk-over ». Les trois candidats qui s'étaient maintenus, Paul Fort, prince des poètes, MM. Louis Marlio et Marius Leblond, s'étaient, à la dernière minute, fort civilement repliés devant leur concurrent militaire.

Prévenu par un coup de téléphone de M. Georges Lecomte, le nouvel académicien reçut peu après, chez lui, les félicitations de nombreux amis. Il ne songeait point à dissimuler une satisfaction bien légitime et empreinte d'un brin d'émotion. Il affirma qu'il défendrait sous la Coupole les écrivains nord-africains. Un éditeur connu l'entretint de ses Mémoires, qui pourraient être un début en littérature. Avec le discours de réception, bien entendu, qui fera déjà une jolie plaquette.

Avec quelques confrères. **De gauche à droite :** MM. Léon Bérard, de Lacretelle, Me Garçon.

La maréchale est heureuse de commenter la brillante élection avec quelques amies.

Le cortège nuptial sort de l'église de Beaulieu-sur-Mer.

UN MARIAGE A UNI LE BLASON DES HABSBOURG A CELUI DES PRINCES D'ARENBERG

A Beaulieu-sur-Mer, la jolie station de la Riviera, l'archiduc Félix d'Autriche, troisième fils de l'impératrice Zita, a épousé la princesse Anne-Eugénie d'Arenberg, descendante d'une illustre famille qui remonte à 1119. Le mariage civil fut célébré par le maire, M. François de May, vice-président du Conseil général des Alpes-Maritimes. Le lendemain, en l'église de Beaulieu, devant une assistance où l'on notait les plus grands noms du Gotha, la bénédiction nuptiale fut donnée aux jeunes époux par M^gr^ Rémond, évêque de Nice. Un prélat hongrois, M^gr^ Julio Magyarik, officiait et lut une lettre du Souverain Pontife. La mariée portait une robe de satin blanc. L'archiduc et l'archiduchesse, partis en avion pour New-York, s'installeront, après leur voyage de noces, à Mexico, où l'archiduc dirige une usine de maisons préfabriquées.

Une spécialiste parisienne a coiffé la princesse.

Au centre du groupe des princesses : S. A. Marie de Bourbon-Parme. **Ci-dessous :** l'archiduc Otto et la princesse d'Arenberg, tante de la mariée, suivis de l'impératrice Zita et du prince Robert d'Arenberg.

C'est à l'envoyé spécial de « France-Illustration », René Branellec, que le maréchal Papagos à accordé, pour la première fois, une interview.

AVEC PAPAGOS AU POUVOIR, LA GRÈCE ABORDE UNE PÉRIODE NOUVELLE DE SON HISTOIRE

PAR RENÉ BRANELLEC

Le triomphe du maréchal Papagos aux élections grecques est un des événements les plus spectaculaires de la vie politique d'après guerre dans les Balkans. Au cours d'un voyage à Athènes, j'avais obtenu une entrevue avec le maréchal, la première qu'il eût accordée à un journaliste. « De ces instants passés avec lui, écrivai-je alors dans *France-Illustration*, je conserve l'image d'un homme méthodique, soucieux des grandes responsabilités qui lui incombent et qui s'accroîtront peut-être dans un bref avenir. »

Si le maréchal, qui venait alors de mettre fin à la guerre civile après avoir, peu d'années auparavant, remporté un magnifique succès sur les armées italiennes, jouissait d'une grande popularité, il se garda, dans les déclarations qu'il voulut bien me faire, d'évoquer la moindre possibilité d'une intervention d'ordre politique. Mais l'atmosphère de malaise qui régnait en Grèce, due à l'impuissance des partis traditionnels à résoudre les problèmes posés par la reconstruction du pays, laissait penser que cette réserve ne durerait pas.

Aujourd'hui, avec 49,36 % des voix et 241 sièges à son « Rassemblement » sur les 300 que compte la chambre grecque (contre 36,5 % des voix et 114 sièges sur 256 aux élections de 1951), le maréchal Papagos va s'attacher à une œuvre de redressement intérieur et extérieur pour laquelle tous les amis de la Grèce forment des vœux. Les adversaires électoraux du nouveau chef du gouvernement, le général Plastiras et M. Sophocle Venizelos, lui ont adressé leurs compliments et l'ont assuré qu'ils participeraient volontiers à l'effort nécessaire, « avec bonne foi et sympathie ». Les Etats-Unis sont disposés à faciliter financièrement et diplomatiquement la tâche du maréchal Papagos. La Grande-Bretagne est plus réticente : le maréchal s'est prononcé pour une totale souveraineté grecque à Chypre. La Turquie a fait bon accueil au succès du maréchal, qui rencontrera prochainement les autorités d'Ankara. Le resserrement des liens avec la Yougoslavie, moins aisé, est trop souhaitable pour qu'il ne se réalise pas d'une façon ou de l'autre. Le trinôme Belgrade-Athènes-Ankara est, en effet, la pierre angulaire de l'équilibre balkanique et du renforcement de la défense atlantique en Méditerranée orientale, ce « ventre mou de l'Europe ».

Voir *France-Illustration* nº 213, du 12 novembre 1949.

Ministre de la Défense nationale pendant la guerre civile, M. Canellopoulos est ministre sans portefeuille.

M. Markezinis, ministre de la Coordination économique, fera également la liaison avec la cour. — **Ci-dessous :** M. Tsouderos, autre ministre sans portefeuille.

QUI EST LE MARÉCHAL PAPAGOS ?

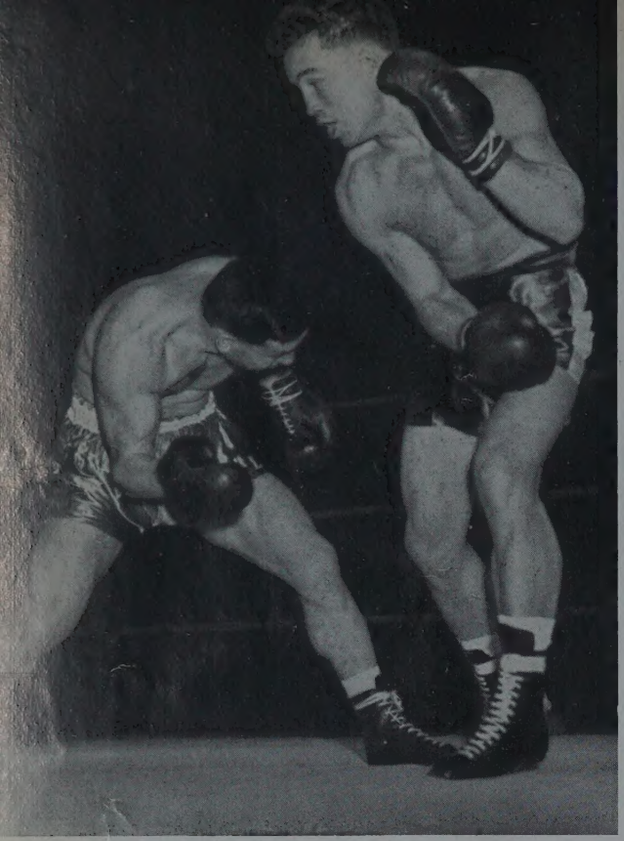
Né à Athènes le 9 décembre 1883, le maréchal Papagos a fait ses études à l'Académie militaire de Bruxelles et à l'École d'Application de cavalerie d'Ypres. Il participe aux guerres balkaniques, qu'il termine avec le grade de chef d'escadrons. Reçu premier à l'École des Études militaires supérieures d'Athènes, placée sous la direction de la mission militaire française en Grèce, il en sort également premier.

Pendant la première guerre mondiale il se distingue en Asie Mineure. En 1935 il est promu chef du 3e corps d'armée. Il participe au gouvernement en qualité de ministre de la Guerre.

Le 28 octobre 1940, lors de l'attaque italienne sur la Grèce, il est nommé général en chef de l'armée hellénique et remporte des succès éclatants.

En juin 1943, pris comme otage par les Allemands, il est envoyé d'abord au camp d'Orianenbourg, près de Berlin, puis au camp de Flossembourg. Il est libéré en mai 1945 par la 5e armée américaine.

Depuis le retour en Grèce de S. M. le roi Georges II, après le plébiscite du 1er septembre 1946, le général Papagos fut nommé grand maréchal de la cour. En février 1949 il reçut le titre de généralissime de l'armée grecque. Le 27 octobre de la même année lui fut décernée la dignité de maréchal.



LE CROCHET FATAL

Cette image est peut-être la dernière que nous aurons eue de Laurent Dauthuille debout sur un ring. Après une série de sévères défaites, Dauthuille entendait prouver qu'à vingt-neuf ans sa carrière n'était pas achevée en se rachetant par un succès sur Mickey Laurent, dont ce combat marquait, après une demi-retraite, le retour au premier plan de la scène pugilistique. Mais d'un rude crochet du droit ce revenant a, du même coup, obtenu une victoire par k.-o. au 2e round, ruinant ainsi les espoirs du champion déclinant. Et le moindre titre de gloire de Mickey Laurent, dont on appréciera sur notre cliché (à g.) la puissante et harmonieuse musculature, ne sera sans doute pas d'avoir, à l'orée d'une seconde carrière, abattu celui en qui les fervents du « noble sport » avaient pu voir le successeur de Marcel Cerdan.

AU SERVICE DE LA CULTURE FRANÇAISE

Par la blanche harmonie de son architecture comme par la qualité de l'enseignement qu'il dispensera, le nouveau lycée français de Lisbonne sera un puissant pôle d'attraction pour les enfants des Lusitaniens épris de notre culture. L'intérêt de cet établissement a été souligné par la présence à son inauguration du président de la République portugaise, le général Craveiro Lopez, à qui M. André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, a remis à cette occasion les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

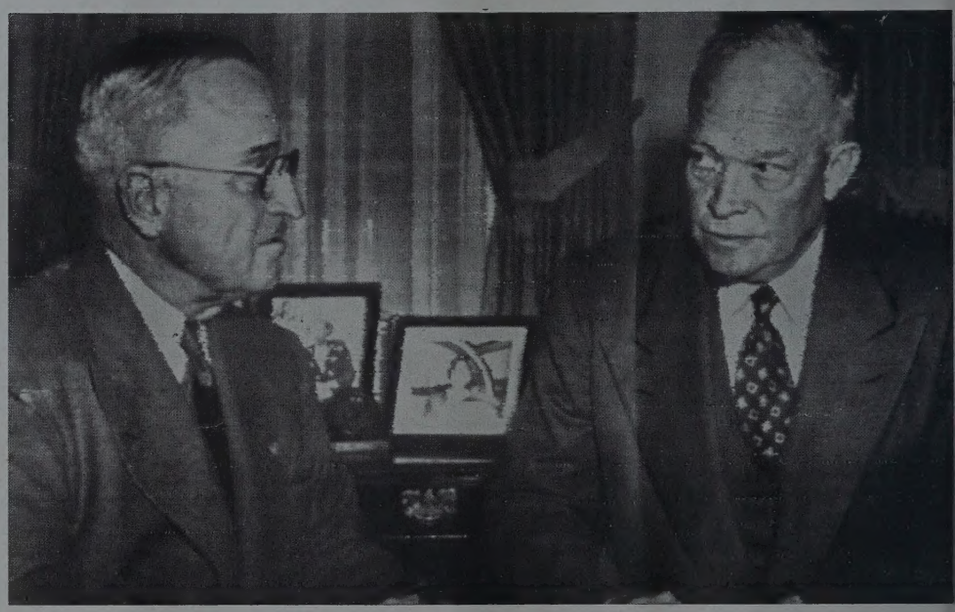
DEUX MOIS D'INTERRÈGNE AUX U. S. A.

AUX QUATRE

On imaginait aisément que la prise de contact entre le président Truman et son successeur ne pêcherait pas par excès de cordialité. Durant l'âpre bagarre qui vient de mettre aux prises démocrates et républicains, M. Truman s'était lancé toutes griffes dehors contre le grand chef de guerre qu'il avait porté lui-même à la tête de la défense atlantique. De son côté, « Ike » n'avait pas ménagé ses coups à celui qui s'était fait le manager d'Adlai Stevenson. Mais la photographie ci-dessous laisse un témoignage de l'atmosphère glaciale qui régnait durant cette entrevue et qui contrastait avec l'enthousiaste accueil fait au président de demain par la population de Washington.

En dépit des termes de « coopération officieuse » qui figurent dans la note communiquée à l'issue de cet entretien de moins d'une heure, il apparaît que d'ici le 20 janvier, date de la prestation de serment du nouveau président, la politique américaine restera en sommeil. Le général Eisenhower entend, en effet, laisser à l'administration démocrate les responsabilités gouvernementales jusqu'à l'heure où il sera officiellement installé.

Sans doute « Ike » sera-t-il tenu au courant des affaires « courantes » par M. Cabot Lodge, chef du futur état-major présidentiel, et par d'autres agents de liaison. Mais toute initiative de la part de l'administration Truman est exclue. Les milieux diplomatiques se montrent fort préoccupés de cet interrègne de deux mois, alors que la position des U. S. A. est susceptible d'influer sérieusement sur le règlement des grands problèmes internationaux actuels, depuis la guerre de Corée jusqu'à la défense européenne... sans préjudice des questions de l'Indochine et de l'Afrique du Nord.



NEIGE D'AUTOMNE A PARIS

En avance d'un bon mois sur le calendrier, l'hiver a fait une brusque apparition sur la scène des saisons, accompagné de l'innombrable corps de ballet des légers flocons blancs. Dans la France presque entière les communications ont subi, du fait d'abondantes chutes de neige, de sérieuses perturbations : routes coupées, circuits téléphoniques rompus, avions cloués au sol firent les frais du spectacle. Celui-ci fut, en revanche, applaudi par les jeunes et par les poètes. S'il est vrai qu'à Paris cette neige automnale ne subsiste guère que l'espace d'un matin, elle a offert cependant au passant des visions souvent inattendues, où les promenades les plus fréquentées ont revêtu un aspect qu'on ne leur connaissait pas. Combien, parmi les plus Parisiens de nos lecteurs, sauront identifier, sous son travestissement immaculé, le sylvestre paysage urbain que nous leur présentons ici ?

COINS DU MONDE...

LE SOUVENIR DE JOSEPH CAILLAUX

Les Amis de Joseph Caillaux, animés par le président Emile Roche, ancien collaborateur de l'homme l'Etat, se sont réunis au Père-Lachaise devant la tombe de l'ancien président du Conseil, à l'occasion du huitième anniversaire de sa mort. De nombreuses personnalités politiques parmi lesquelles MM. Queuille, Delpuech, Flouret, Gardey, Coutard, avaient tenu à assister à cette cérémonie. M. Brune, ministre de l'Intérieur, retraça dans un émouvant discours la carrière politique de Joseph Caillaux. Il en a souligné les contrastes, rappelant qu'il avait pris pour règle la phrase du cardinal de Richelieu : « Restaurer l'autorité de l'Etat et assurer la grandeur extérieure de la France. » Et après avoir montré comment Joseph Caillaux chercha à mettre à la raison les féodalités nouvelles issues du développement économique du XIX[e] siècle et comment la paix fut son souci le plus constant, M. Brune conclut :

« Cet homme désintéressé ne redoutait point, bien au contraire, les améliorations sociales, car il était hostile à tout immobilisme, plus néfaste dans ce domaine qu'en tout autre. Mais il était profondément étranger à toutes les orthodoxies, à tous les fanatismes ; il n'a cessé de protester contre l'imposture et la mystification permanente de ceux qui, en appliquant servilement une doctrine, ont contribué — sous prétexte de délivrer les hommes des contraintes économiques — à les asservir et à les priver de toute liberté. »

Juin 1911. — Joseph Caillaux quitte le ministère des Finances pour gagner l'Intérieur.

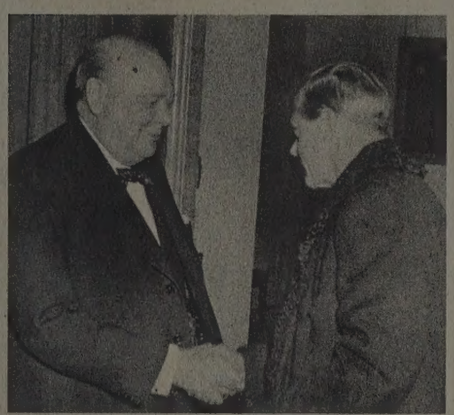
LES ROIS DE L'ÉTAIN SONT DÉTRÔNÉS

Un fort courant est en train de se dessiner dans les pays d'Amérique latine contre toute immixtion extérieure dans leur activité économique.

Déjà, dans plusieurs d'entre eux la gestion de certaines grandes industries ou l'exploitation de richesses naturelles qui se trouvaient jusqu'à présent aux mains d'opulentes familles ou de sociétés étrangères ont été transférées à l'Etat.

La Bolivie n'a pas échappé à cette évolution. Elle a décrété récemment la nationalisation des mines d'étain, qui constituent une de ses principales richesses.

Une foule considérable a assisté à la signature par le président de la République, M. Victor Paz Estenssoro, du décret de nationalisation.



LA DUCHESSE DE WINDSOR SERA-T-ELLE AU COURONNEMENT ?

Le duc de Windsor réussira-t-il enfin à faire admettre son épouse à la cour ? Tout le Royaume-Uni en discute et les plus hautes personnalités considèrent que c'est là le plus difficile problème posé par l'organisation des fêtes du Couronnement.

Le duc de Windsor, certainement résolu à liquider la question, est venu à Londres. Il y est venu seul. Suivant son habitude, il est descendu à Marlborough House, chez sa mère, la reine douairière Mary. Tout de suite on a constaté que la détente qui s'était manifestée dans la famille royale lors des obsèques de George VI persistait. Le duc a pris le thé chez la reine mère Elizabeth, et cette entrevue a précédé de quarante-huit heures un déjeuner au palais de Buckingham, où il avait été convié par la reine et le duc d'Edimbourg à l'occasion du cinquième anniversaire de leur mariage. On sait que la reine et sa sœur, la princesse Margaret, ont toujours eu une affection très marquée pour leur « oncle David ». Aussi en concluait-on que ce déjeuner avait une grosse importance. Entre temps, d'ailleurs, l'ex-roi avait eu un très long entretien avec M. Winston Churchill, avec lequel le montre notre photographie.

Le duc de Windsor obtiendra-t-il gain de cause ? Il ne s'agit pas seulement, en effet, que la duchesse soit invitée au couronnement. Il faut aussi qu'elle le soit à titre de « duchesse royale » pour pouvoir s'asseoir à Westminster à côté de son mari. Or le duc attache une grande importance à ce qu'il en soit ainsi. Et l'on ne doute guère qu'il préférerait ne pas assister aux fêtes du printemps prochain si la duchesse ne devait pas y être admise sur un pied d'égalité avec lui-même.

PROPOS DU SCEPTIQUE

On avait depuis fort longtemps quelques lumières sur la férocité des plantes. Les mœurs de la fleur carnivore, par exemple, sont bien connues des botanistes. Mais il aura fallu le développement prodigieux de la circulation mécanique pour que nous soit révélée la haine inexpiable dont les platanes et les peupliers poursuivent, paraît-il, les fervents du moteur à explosion.

Cette animosité prend la forme la plus intolérable puisqu'elle se traduit quotidiennement par des tentatives de meurtre, quand ce n'est pas par des assassinats caractérisés. La tactique est toujours la même. Les arbres incriminés se contentent de stationner en bordure des routes — grandes ou petites, peu importe... tout leur est bon — et lorsqu'ils ont fait choix de leur innocente victime ils se précipitent sur elle à l'improviste, l'assomment sans rémission, quand ils ne la réduisent pas sauvagement en chair à pâté.

L'indifférence des pouvoirs publics à l'égard de ces agressions innombrables, mais perpétrées selon des méthodes qui trahissent la préméditation, ne pouvait avoir qu'un résultat : soulever la réprobation d'abord, la juste colère ensuite de tous ceux qui se trouvent exposés sans défense aux manœuvres homicides de cette conjuration. Nous y sommes. La réprobation s'exprime. La colère se manifeste. Des automobilistes demandent que leurs ennemis soient refoulés à distance convenable de leur espace vital et qu'en tout cas les abords des routes soient nettoyés de toute plantation suspecte.

Il faut convenir que, sollicitées de la sorte, les administrations compétentes font preuve non seulement d'indolence, mais encore de mauvaise volonté. C'est ainsi que, prié de donner son avis sur des doléances de plus en plus vives, le Conseil général de l'Ain a cru pouvoir observer : 1° que la fraîcheur des arbres exerce une influence apaisante sur les automobilistes surchauffés ; 2° que l'abus des vins généreux nuit bien plus à la santé des automobilistes que la malignité des arbres ; 3° qu'enfin, supprimerait-on ces derniers, les automobilistes trouveraient mille occasions nouvelles de « rentrer dans les décors ».

Encore qu'ils omettent toute allusion aux droits imprescriptibles du piéton amoureux des ombrages, ces arguments ne manquent pas de solidité. N'est-il pas évident, en effet, que la hache du bûcheron ne suffirait pas à rétablir la sécurité sur nos voies nationales et départementales et que le pic du démolisseur devrait aussi, en bonne logique, s'attaquer aux bâtiments de toute espèce malencontreusement installés sur la trajectoire des voitures ? Les arbres arrachés, les maisons abattues, l'élimination des individus qui trouvent un charme anachronique à déambuler pédestrement le long de nos routes de France n'apparaîtrait-elle pas comme une nécessité inéluctable ? Sans doute. Alors, tout compte fait, maintenons le *statu quo*. L'extinction du genre humain est malgré tout, si j'ose dire, en bonne voie.

AU TONKIN, LA BATAILLE EST A SON PAROXYSME

AVEC LES SOLDATS DE L'OPÉRATION « LORRAINE »

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

En quelques semaines, la nouvelle bataille du Tonkin, allumée à Nghialo, s'est considérablement amplifiée. Pour jeter le désarroi chez l'ennemi, le camp français montait, au nord-ouest de Hanoï, la contre-offensive dénommée opération « Lorraine », qui menait nos blindés à 15 kilomètres de Tuyen-Quang. Au moment où nous recevions cet article, l'opération « Lorraine » s'achevait et les troupes engagées se retiraient sur Vietri, se frayant un chemin à travers des hordes fanatisées rassemblées en une gigantesque embuscade : une division retirée par l'ennemi du pays thaï, où il allait cependant, quelques jours plus tard, reprendre son offensive sur Laï-Chau et Son-La. Cette dernière ville évacuée, tous nos éléments du secteur sud de la rivière Noire, se regroupaient dans le camp retranché de Na-Sam qui, relié au delta par un pont aérien, avait bientôt à soutenir les plus violents assauts. En même temps, des actions s'engageaient dans la région de Phat-Diem, au sud du delta. Les prochains articles de Lucien Bodard retraceront ces nouveaux développements de la situation au Vietnam.

Hanoï, le 15 octobre.

JAMAIS je n'ai vu un tel déploiement de matériel et d'hommes que dans ce raid lancé contre les dépôts et les communications du Vietminh dans la moyenne région tonkinoise.

Le 2 octobre, les Français prirent Phuto, une bourgade qui avait eu autrefois plus de 10.000 habitants et qui n'était plus que ruines depuis quelques années. Mais la cité était sur la rive nord du fleuve Rouge : il avait donc fallu traverser l'immense rivière pour s'en emparer.

Ce franchissement apparut d'abord comme une opération héroïque, mais limitée. Une sorte de débarquement miniature. La première vague d'assaut consista en trois radeaux — ou plutôt trois éléments de pont Bailey munis chacun d'un moteur. Là-dedans, il y avait en tout une section de Légion. Sur la rive à atteindre, les Vietminh, à la hâte, avaient construit de petits blockhaus renforcés par des tronçons de rail pris tout à côté, sur le ballast de l'ancienne ligne du Yunnan. Les trois engins, où étaient tapis les légionnaires, étaient déjà en plein courant, au milieu du chenal, quand crachèrent les mitrailleuses ennemies. Par malheur, un des radeaux fut durement touché par une rafale. Mais les deux autres embarcations — si l'on peut dire — atteignirent enfin le rivage vietminh. Les légionnaires bondirent. Il n'y avait qu'une poignée d'hommes. Mais ils s'établirent en une minuscule tête de pont où, pendant trois heures, ils résistèrent aux assauts des Vietminh.

Dès le lendemain les forces françaises traversaient en masse le fleuve Rouge sur plus de 12 kilomètres, depuis Hung Hoa jusqu'à Phuto.

UN EMBOUTEILLAGE DIGNE DES BOULEVARDS

JE me suis rendu alors à Phuto. Ce fut un spectacle étonnant. L'accumulation des hommes et du matériel commençait dès le pont de bateaux de 400 mètres lancé sur la rivière Noire. Après je m'engageai sur la petite route vietminh qui longe le fleuve Rouge, sur la rive sud, jusqu'à la hauteur de Phuto. Cette route était devenue la grande artère française, empruntée par les groupes mobiles, les escadrons de blindés, des centaines de camions, des colonnes de fantassins, des files de mulets. Il en résultait des embouteillages dignes de nos grands boulevards.

Tout cela dans un paysage charmant et paresseux de bananeraies et de rizières, à côté de la nappe du fleuve. Des bulldozers et des milliers de coolies travaillaient à réparer la route. Des canons tiraient sur l'autre rive pour appuyer nos éléments qui avaient déjà traversé.

De l'autre côté du fleuve les groupes mobiles avançaient lentement vers leurs premiers objectifs ; le remblai de l'ancien chemin de fer et la route n° 2. Ils progressaient dans une région de bosquets, de rizières et de collines, où deux bataillons vietminh menaient des combats retardateurs.

Enfin, la route et le chemin de fer furent atteints sans que l'on eût subi de grosses pertes. Mais notre dispositif sur la rive nord du fleuve Rouge consistait toujours en une tête de pont de 4 ou 5 kilomètres de profondeur sur une douzaine de longueur. Et le ravitaillement devait venir de l'autre côté du fleuve, par la route trop étroite et toujours menacée.

LA JONCTION ÉCLAIR VIETRI-PHUTO

UNE semaine plus tard démarrait une autre entreprise. Juste à l'ouest du delta tonkinois, il y a un véritable carrefour de rivières où le fleuve Rouge reçoit la rivière Noire au sud, la rivière Claire au nord. Déjà les Français avaient franchi la rivière Noire et le fleuve Rouge. Maintenant ils traversaient la rivière Claire.

Dans la nuit, des forces françaises étaient parties de Vietri, notre dernière base sur la rive nord du fleuve Rouge, juste là où ce maître fleuve reçoit la rivière Claire. Ces éléments français, après avoir passé la rivière Claire, se ruaient sur la R. C. 2 : il s'agissait de faire la jonction avec la tête de pont de Phuto. L'affaire fut conçue comme un raid de blindés. Deux groupements de chars, l'un partant de Vietri, l'autre de Phuto, devaient foncer sur la R. C. 2 pour se rencontrer à mi-chemin.

Finalement, la jonction fut faite par l'infanterie, car les blindés ne purent se joindre, à cause d'une brèche de 4 kilomètres où la route avait complètement disparu dans les marécages : travail vietminh.

C'était le premier raid en profondeur fait par des chars en territoire ennemi. Désormais la tête de pont de Phuto était raccordée directement à notre dispositif du delta. La R. C. 2, remise en état, devenait l'axe essentiel de l'offensive française. Déjà il s'était produit un de ces retournements étranges si fréquents dans cette guerre d'Indochine : alors que deux jours auparavant nos canons établis sur la rive sud tiraient sur la rive nord, c'était désormais ceux de la rive nord qui bombardaient la rive sud.

Il devenait évident que l'objectif français était le triangle capital des communications et des dépôts vietminh: Phudoan, Tuyen-Quang, Yenbay.

L' « ENVELOPPEMENT VERTICAL » DE PHUDOAN

CE fut alors la surprise du grand parachutage sur Phudoan, carrefour principal des routes vietminh allant de la frontière de Chine vers les pays thaïs et zone très importante de dépôts.

La capture se fit par un lâcher de parachutistes. Il y eut trois vagues de larguage et cent cinquante sorties de dakotas. Le matin l'aérodrome de Gialam, à Hanoï, offrait un spectacle extraordinaire. Des milliers de parachutistes montaient dans les avions, qui ensuite, à la queue leu leu, par dizaines, décollaient. Le lâcher au-dessus de Phudoan se fit dans toutes les règles de l'art. Une noria de chasseurs et de bombardiers légers avait attaqué les points possibles de résistance ennemie. Puis les chasseurs s'établirent en une ombrelle aérienne pendant que les dakotas larguaient leurs sticks de parachutistes. Ceux-ci arrivèrent au sol sans rencontrer de résistance.

Alors commença le second épisode, celui du rush des blindés : quand des parachutistes ont été lâchés en zone ennemie il est de règle de les rejoindre, par terre, aussi vite que possible. Pour cela, une colonne de blindés dévora la route — d'ailleurs en excellent état — qui reliait Phuto à Phudoan. Le général de Linarès était dans un char de tête. La puissante colonne, après avoir fait sauter deux « bouchons » ennemis, rejoignait au début de l'après-midi les « paras », plusieurs heures en avance sur l'horaire.

Finalement arrivèrent l'artillerie et les fantassins : sur la route cela faisait des colonnes de dizaines de kilomètres. Ou plutôt la route n'était plus qu'une immense colonne. Et cela dura près de deux jours.

Alors commença l'épisode curieux de la chasse au trésor. Car la forêt, aux alentours de Phudoan, n'était qu'un gigantesque bric-à-brac, un vrai « marché aux puces » militaire : sur des kilomètres, dans un camouflage parfait, au plus profond des taillis, des centaines de petits tas. Des tas de tout, du neuf et du vieux, du démodé et de l'ultra-moderne, de la fabrication locale, mais, surtout, du chinois, de l'américain et du russe. Sans compter de l'armement pris autrefois sur les Français. Aussi bien des monceaux de grenades rouillées que des stocks de mitrailleuses encore dans leurs caisses, huilées et paraffinées. Et des obus de toutes sortes, pour toutes les catégories de mortiers, pour les bazookas et les canons sans recul. Mais la plus belle trouvaille fut celle des camions Molotova — d'énormes engins marchant au gazogène.

La chasse était menée par les chars, qui faisaient des pointes partout. Mais ils étaient bien incapables d'enlever leurs découvertes. Aussi pendant la nuit des avions venaient-ils lancer des fusées sur les plus belles découvertes, pour prévenir un rapt subreptice par les Vietminh. Cela n'empêcha pas tout un dépôt d'essence de disparaître. Ensuite arrivaient les troupes avec les camions : mais les soldats avaient une certaine tendance à se servir individuellement, pour augmenter leur armement personnel. Et il y avait enfin les officiers chargés de l'inventaire et du tri, qui s'arrachaient les cheveux.

Tout cela dans un pays sans habitants. Car les Vietminh, qui n'avaient pas eu le temps de déménager leurs dépôts, avaient du moins emmené toute la population. L'exode a porté sur des dizaines de milliers d'habitants. Il ne restait que des villages vides d'êtres humains, avec parfois des buffles ou des cochons oubliés. Nos troupes récupérèrent aussi ce pauvre monde animal abandonné, ce qui donnait à nos colonnes de fantassins un véritable aspect d'arche de Noé.

UNE ENTREPRISE DE DESTRUCTION

ENFIN, après quelques jours d'active récupération — il y eut le clou — un rush de blindés en pleine zone ennemie. Le 14 au soir un communiqué annonçait qu'une colonne de chars avait atteint les approches de Phy-Yen-Binh — à 80 kilomètres de Vietri ! C'était en plein cœur de la moyenne région vietminh ! A 15 kilomètres seulement de Yenbay, la grande base ennemie de la vallée du fleuve Rouge. Le rush se déroula comme une image d'Epinal moderne. A l'avant-garde il y avait le commandant Spangenberger avec ses chars — le commandant est ce qu'on appelle une figure. C'est un grand homme blond, à la figure osseuse, au menton carré, au crâne rasé, qui porte le monocle dans les grandes occasions. Il était instructeur à l'Ecole de Saumur. Puis venait de l'infanterie portée — emplissant des dizaines de half-tracks. Puis encore des chars. L'ensemble de la colonne était commandé par le colonel de Boisredon.

L'affaire avait été montée dans le plus grand secret. Deux ou trois jours auparavant les chars avaient été rassemblés à une dizaine de kilomètres de Phudoan. Le 13 ils s'étaient portés jusqu'à Phy-Yen — là ils avaient eu la chance de s'emparer d'un bac sur une rivière mal placée. Et à l'aube du 14 était arrivé l'ordre de foncer.

C'est une entreprise de destruction. Il s'agit de mettre le désordre maximum dans les arrières de l'ennemi.

Dans notre numéro de Noël, vous trouverez de nombreuses reproductions en couleurs des trava exécutés par les moines de l'abbaye de Ligugé, dont nous montrons la vie dans les pages suivant

L'ABBAYE SAINT-MARTIN DE LIGUGÉ

POITIERS, cité gallo-romaine ; Poitiers, capitale de l'art roman ; Poitiers, « ville sainte », méritait bien d'avoir dans son voisinage, presque sous son égide, l'un des hauts lieux du monachisme occidental, Ligugé, le plus ancien monastère des Gaules. Serré de près par les maisons du bourg qui est né et s'est développé à son ombre, le vieux moutier se blottit au fond de la vallée du Clain, du Clain flâneur et museur, qui déploie ses méandres à travers la campagne poitevine. Mais ne vous fiez pas aux apparences : dans ce décor nonchalant de vieux terroir de France il faut savoir découvrir le secret très replié que recèlent les murs de la vieille demeure au service de Dieu et de la grande communauté fraternelle qui commence à la porte de la clôture.

1592 ANS APRÈS QUE SAINT MARTIN ENTREPRIT D'Y RENOUVELER LES MERVEILLES DE LA THÉBAÏDE, VOICI DU BOURG DE LIGUGÉ DES IMAGES FAMILIÈRES

Comme toutes les bourgades, Ligugé a son Café du Commerce. Voici le cordonnier. **Au-dessous :** le garagiste qui transporte les prélats.

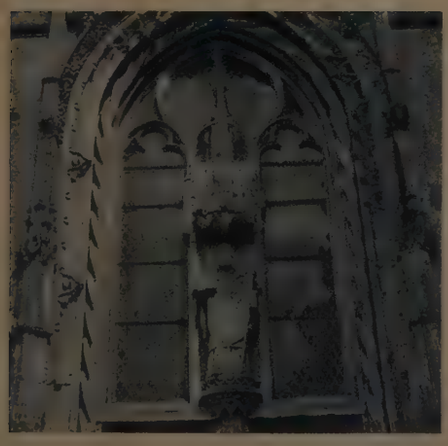
La chapelle du catéchumène.

LES ORIGINES DU MONASTÈRE

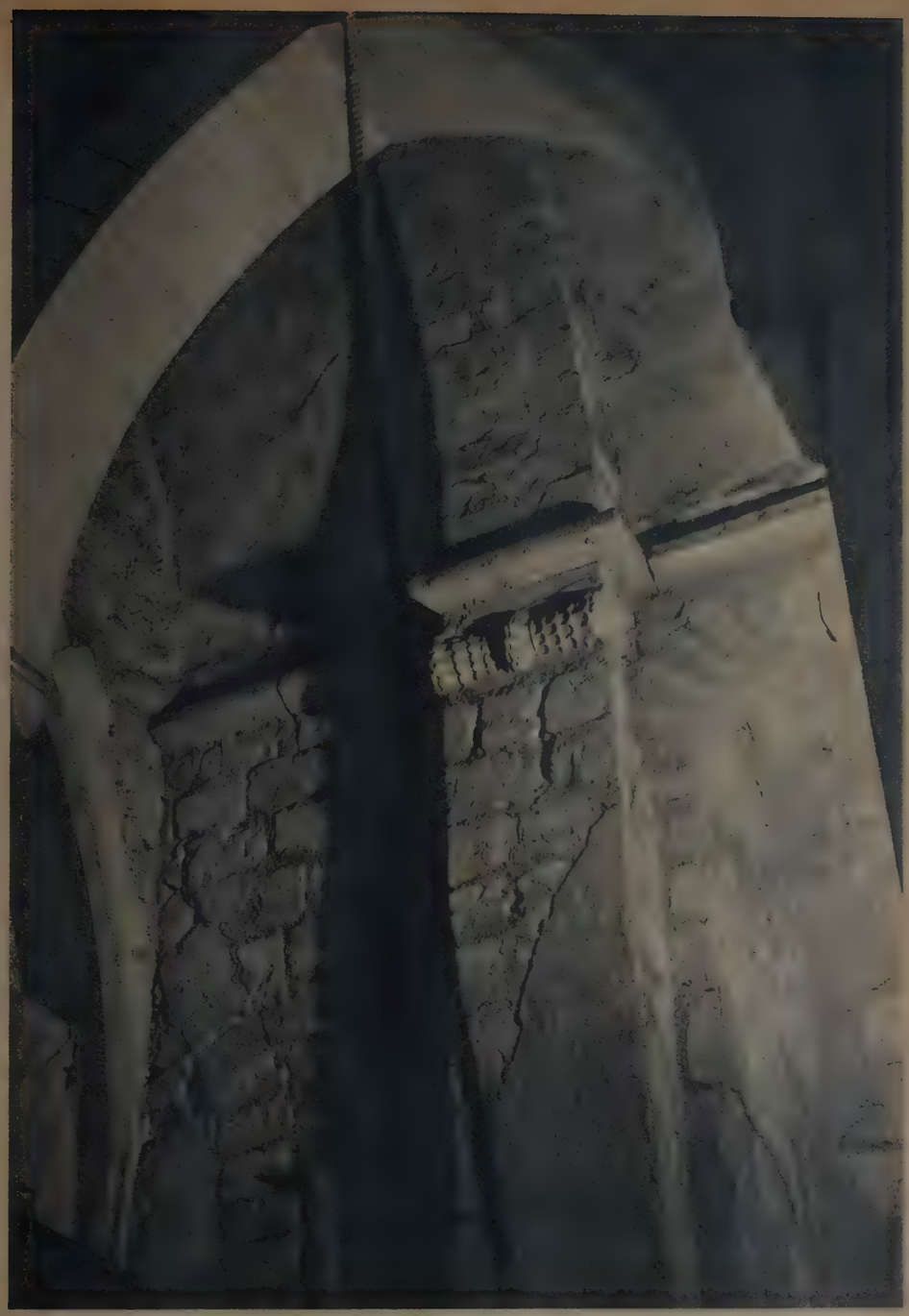
LIGUGÉ fêtera au cours de l'année 1953 le centenaire de sa restauration par l'abbaye de Solesmes ; mais par ses premières origines, c'est à un passé bien plus reculé que se rattache le monastère poitevin : c'est presque aux origines chrétiennes de la Gaule qu'il faut nous reporter, en ces temps où l'antique paganisme gaulois, plus ou moins teinté de polythéisme gréco-

Avec l'église, du XV^e^ siècle, le bâtiment de droite édifié au XVIII^e^ siècle par les Jésuites était tout ce que trouvèrent les moines à leur arrivée, il y aura bientôt cent ans.

SI LIGUGÉ A PERDU SA SOLITUDE AGRESTE, LE PAYSAGE DES COTEAUX D'ITEUIL ET DE LA VALLÉE DU CLAIN A GARDÉ SON CHARME DISCRET ET CALME



De haut en bas : le vallon de Ligugé (le monastère est dissimulé par des rideaux d'arbres). — La façade de l'église paroissiale. — Le portail.



Ci-dessus : sous le clocher, vestiges de l'église primitive.

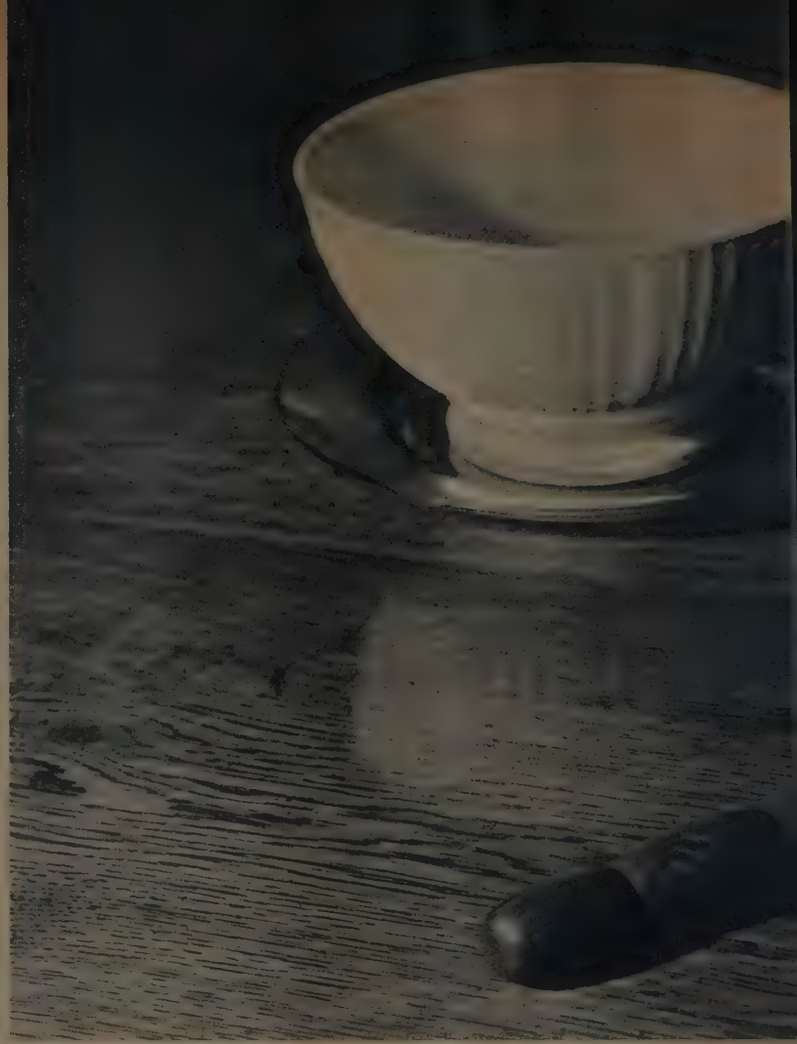
latin, règne encore dans les campagnes, parmi ces habitants des bourgs — les *pagani* — à peine touchés par la foi nouvelle. Or l'un des pionniers du défrichement spirituel de ces masses obscures et délaissées, l'apôtre des Gaules par excellence, sera le grand, le bon, le très populaire saint Martin, père de la chrétienté française ; et Ligugé sera le premier centre d'où rayonnera cette bienfaisante influence, destinée à s'épanouir merveilleusement lorsque le premier abbé de Ligugé sera devenu le plus illustre des évêques de Tours.

La date de la fondation de Ligugé se situe très exactement entre l'année 360, date du retour de l'évêque saint Hilaire de son exil pour la cause de la foi de Nicée, et l'an 370, qui marque l'élévation de Martin au siège tourangeau. C'est en effet dans ce laps de temps que saint Martin, ayant rejoint à Poitiers son maître spirituel, reçoit de l'évêque la jouissance de la *Villa* de Locoteiacum, dans laquelle il compte réaliser le rêve depuis longtemps caressé de vie solitaire, à la manière de ses contemporains les moines égyptiens de la Thébaïde. Avant de se faire moine Martin fut soldat, mais un soldat d'une trempe peu commune : qui ne connaît l'épisode du pauvre d'Amiens et du manteau militaire fendu d'un coup d'épée, dans un geste sublime de fraternité chrétienne dont le souvenir traversera les siècles ? Ce geste avait la valeur d'un présage : toujours hanté

Une aile des bâtiments du XIX[e] siècle, vue du jardin.

par l'attrait de la solitude, Martin, abbé de Ligugé, Martin, évêque de Tours, sera sans cesse sollicité par le service des âmes ; ayant tout donné, il finira par se donner lui-même et il expirera avec ces paroles : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à Ton peuple, je ne refuse pas le travail ; que Ta volonté se fasse ! »

Solitudes artificielles au milieu d'un monde toujours en évolution, les monastères en subissent les contre-coups, et leur histoire est ponctuée, périodiquement, de destructions suivies de restaurations, à l'image des vicissitudes de tout ce qui les environne. Lorsque Grégoire de Tours, le chroniqueur de la France mérovingienne, vient en pèlerinage à Ligugé, en 591, il y trouve une communauté bien vivante — vitalité dont l'activité littéraire du moine Defensor donnera bientôt un irrécusable témoignage. A l'époque de l'invasion arabe et de la bataille dite de Poitiers, en 732, le monastère martinien disparaît de l'histoire, pour reparaître à l'âge de la chrétienté médiévale. Avec des fortunes diverses, dévasté lors de la guerre de Cent ans, restauré de nouveau,

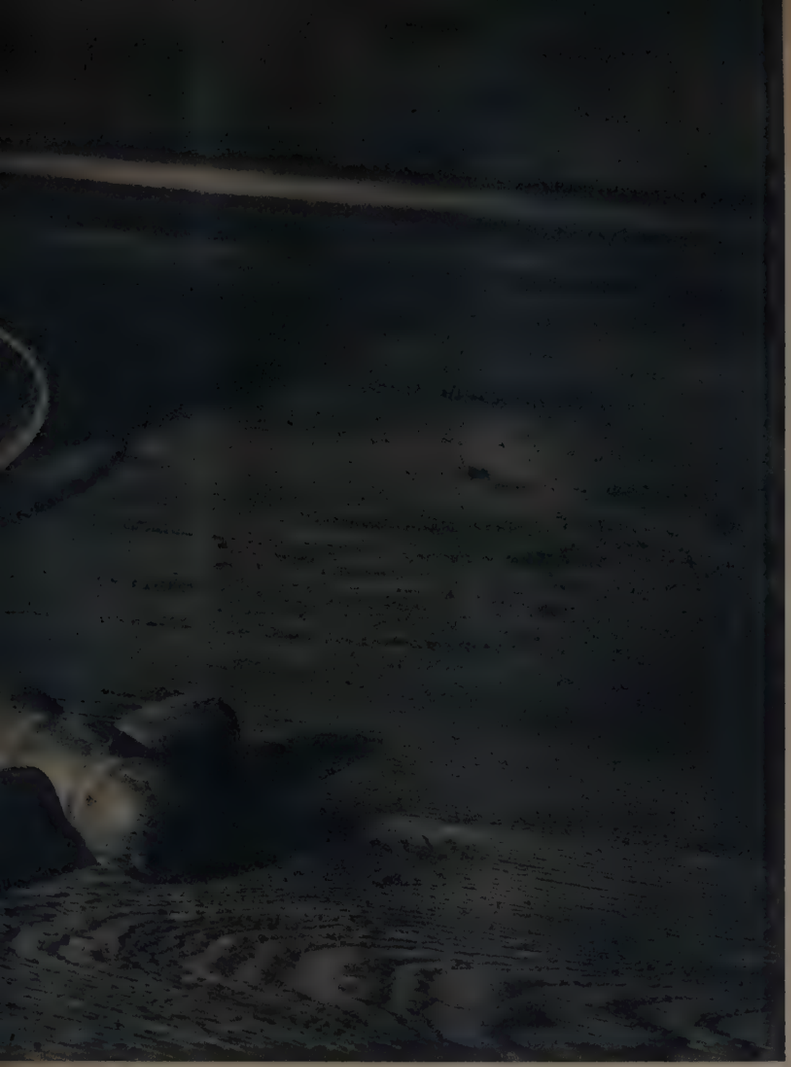


Au réfectoire, la table de l'abbé. Une assiette et un bol semblables à ceux des moines. Le petit marteau qui donne le signal de la fin.

ayant entre temps la singulière fortune de recevoir la visite du moine non moins singulier que fut Rabelais, l'établissement de saint Martin finit par sombrer dans le bouleversement révolutionnaire.

Succisa virescit : coupé, un grand arbre renaît par ses rejetons ; ainsi en est-il des monastères. Un demi-siècle après sa suppression le moutier des bords du Clain voit arriver, envoyés de Solesmes par le restaurateur de la vie bénédictine en France, dom Prosper Guéranger, quatre religieux qui feront bientôt refleurir le désert. C'est le 25 novembre 1853 que l'office divin retentit de nouveau à Ligugé ; et, après l'intermède de l'exil en Belgique au temps de nos discordes religieuses, il y retentit toujours, célébré par une communauté d'une soixantaine de moines, dépositaires et héritiers d'une tradition bénédictine et martinienne dont on vient

A gauche : l'église claustrale pendant un office solennel. — **A droite :** la porte communiquant avec le cloître.



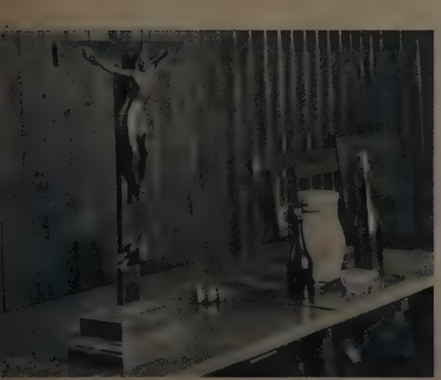
En récréation dans le jardin.

de rappeler, à larges traits, l'histoire mouvementée.

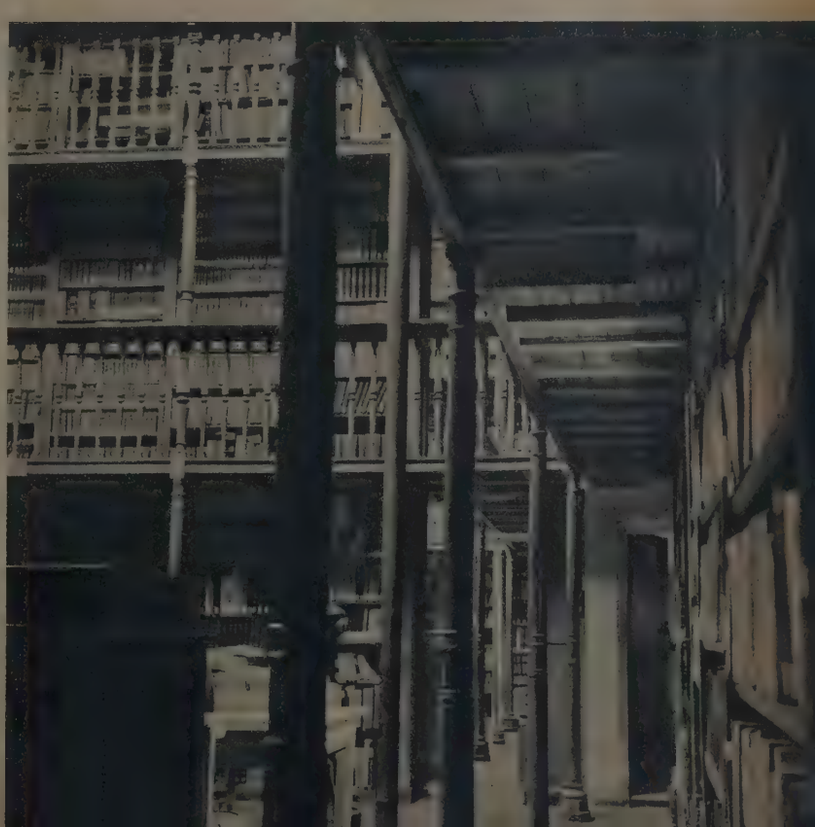
Témoin d'une si longue tradition, d'un style de vie dont les formes ont été modelées par des usages séculaires, le monastère lui-même, dans toute la disposition de ses bâtiments, rappelle comme en un saisissant tableau la continuité de l'existence qui s'y déroule. Ici la distribution de la demeure antique a été sauvegardée dans ses lignes essentielles ; voici le cloître, galerie voûtée de plan quadrangulaire, qui n'est autre que l'atrium ou le péristyle de la maison gréco-romaine. A Ligugé le cloître, élégante construction du siècle dernier, présente sur l'un de ses côtés une double galerie qui sert de promenoir, de lieu de méditation et où se déroulent à l'aise les processions liturgiques.

De même que, dans la demeure antique, les lieux d'habitation se groupaient à l'entour des galeries ouvertes, les « lieux réguliers » du monastère, théâtre des actes de la vie conventuelle, débouchent sous les voûtes silencieuses du cloître. Voici le chapitre, vaste salle dominée par la cathèdre du Père abbé ; c'est là que le Supérieur instruit ses religieux, là que se tiennent les assemblées conventuelles, au cours desquelles on discute fraternellement les affaires de la maison. Voici le réfectoire, toujours présidé par le siège du Supérieur, où les moines prennent leur repas tandis que le lecteur se fait entendre du haut de la chaire ; au milieu du réfectoire, la table des hôtes accueille les visiteurs admis à partager pour quelques jours de retraite la vie des religieux.

Et maintenant voici le cœur même du monastère, le « lieu régulier » par excellence, l'église monastique. A Ligugé, l'église abbatiale, utilisée depuis la Révolution comme église paroissiale, a dû être doublée d'une « église claustrale », plus spécialement destinée à la vie liturgique de la communauté monastique. Alors que le premier de ces deux édifices est une gracieuse construction des XV^e^ et XVI^e^ siècles, du temps du prieur Geoffroy d'Estissac — ce lettré qui attira à Ligugé son ami Rabelais — le second porte dans toute sa structure la trace des tâtonnements



Crucifix qui marque pendant un mois la place d'un moine défunt. — **A droite** : la bibliothèque.

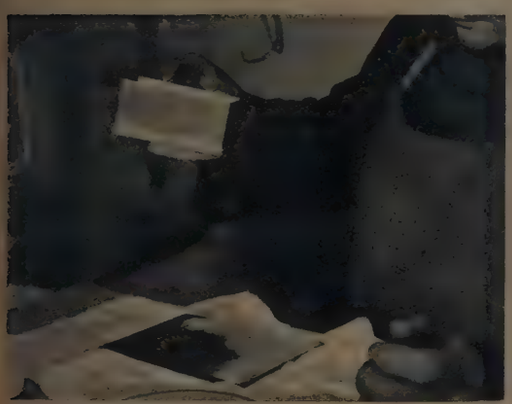


A l'atelier d'émaillerie : lavage et broyage des émaux.

Une collaboration originale : celle d'un moine poitevin et d'un orfèvre-émailleur suédois.

Décapage à l'acide de l'objet à émailler.

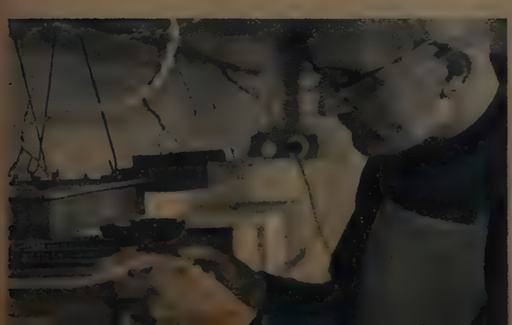
Martelage du cuivre.



Émaillage à sec « fondant ». — Émail transparent et incolore.

Émaillage humide, à la spatule.

Le séchage avant la cuisson.



de la technique du ciment armé encore à ses débuts... Mais, quoi ! les architectes du temps passé ne se sont jamais fait faute de sacrifier au goût du jour ! Et les modernes moines de Ligugé se consolent du galbe contestable de leur église claustrale en célébrant « l'Œuvre de Dieu » dans un édifice qui présente, à défaut d'autres mérites, celui d'une disposition excellemment adaptée aux fonctions liturgiques les plus solennelles.

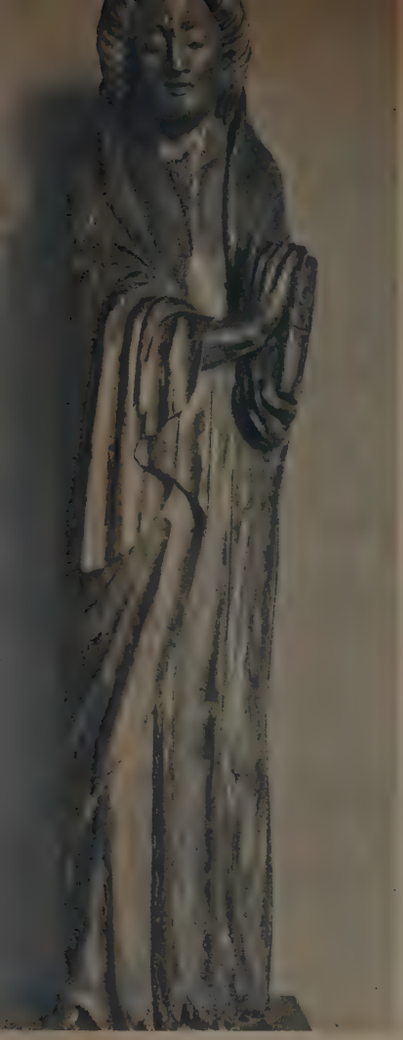
Car pour le bénédictin le devoir de la célébration chorale de la liturgie de l'Église passe avant tout autre souci : c'est avec un amour de prédilection qu'il s'y consacre. *Nihil operi Dei præponatur*, que rien ne passe avant l'Œuvre de Dieu, prescrit saint Benoît à ses fils dans le texte même de sa Règle ; les moines de tous les temps ont su entendre ce langage. Certes, le bénédictin n'a pas l'outrecuidance de revendiquer comme un bien propre cette admirable liturgie, qui est un des plus précieux joyaux du trésor de l'Église catholique ; cependant il n'est pas exagéré de prétendre que les monastères bénédictins sont pour la pratique intelligente et digne de la prière chantée des terrains d'élection. Et, de fait, quelle est l'âme, même non formellement croyante, mais seulement accessible à la noblesse d'un idéal transcendant exprimé avec gravité et beauté, qui ne serait frappée d'un sentiment de respect devant ces chœurs monastiques qui, à Ligugé ou ailleurs, rendent pour ainsi dire sensible la réalité du monde spirituel ? On dit et on répète, les uns avec indifférence, les autres avec tristesse, que l'homme moderne a perdu le sens du sacré ; si, comme on l'a encore noté, il est vrai que la prière est aussi nécessaire à la vie de l'âme que le sont au corps les fonctions biologiques, le monastère bénédictin ne remplit-il pas, dans le corps social contemporain, un rôle souverainement salutaire, profondément tonique ? Quant au moine lui-même, qui, certes, est un croyant, ce sont des perspectives infinies que lui ouvre, une fois chaque nuit et sept fois le jour, la célébration conventuelle de la louange de son Seigneur par les lèvres de l'Église.

Si l'église est le cœur du monastère, la bibliothèque en est pour ainsi dire le cerveau. Celle de Ligugé, patiemment réunie par des hommes tels que dom Chamard et dom Besse, qui se sont fait un nom dans les études historiques, entretenue depuis et mise à jour avec persévérance, constitue comme un sanctuaire de science religieuse. Un double classement, par sources et travaux de seconde main, permet au chercheur de s'orienter à travers le dédale ordonné des galeries chargées des quelque cent mille volumes de ce précieux dépôt, tous traitant des disciplines religieuses et annexes. Mais, direz-vous, où sont vos manuscrits enluminés ? Las ! Il y a beau temps que les manuscrits sortis des *scriptoria* des abbayes médiévales sont allés enrichir les collections de nos bibliothèques publiques, nationales et municipales ; et c'est là que le moine du XX^e^ siècle devra aller consulter et admirer les précieux travaux de ses ancêtres — sans la moindre rancune d'ailleurs, croyez-le bien !

Le monastère, prescrit saint Benoît, doit être ainsi construit que l'on y puisse trouver toutes les choses nécessaires à la vie : de l'eau, un moulin, des ateliers... Bel idéal à la manière antique, réalisable en ces temps où la vie rurale se déroulait sous le régime de l'économie fermée et de la consommation sur place ; de nos jours une telle autarcie n'est plus concevable telle quelle. Cependant la tendance instinctive du monastère sera toujours de s'efforcer de se suffire, autant qu'il sera possible, pour les besoins de la vie quotidienne. Aujourd'hui comme jadis, autour du cloître du monastère proprement dit, s'élèvent les ateliers et dépendances de toutes sortes : ferme, menuiserie, forge, reliure..., où les activités et les compétences les plus diverses trouvent un champ d'action aussi salutaire à l'existence de la communauté qu'à l'équilibre humain de chacun de ses membres.

Depuis quelques années un atelier d'émaillerie d'art a été établi à l'abbaye de Ligugé ; des expositions de pièces sorties de cet atelier, organisées tant à Paris qu'en province, ont fait connaître au public le résultat du labeur artisanal des moines de Saint-Martin. Le numéro de Noël de *France-Illustration* présentera quelques photographies en couleurs des plus remarquables de ces pièces et fera connaître en outre divers spécimens de vêtements liturgiques et d'objets du culte conçus à l'abbaye, ainsi que du mobilier sacré conservé au monastère.

Une institution très ancienne, adaptée aux conditions de vie de la société moderne ; un témoignage de fidélité à la tradition et de compréhension des besoins de l'époque où nous vivons : tel apparaît le monastère du XX^e^ siècle et tel s'efforce d'être, en particulier, celui de Ligugé.



A la sacristie. **A gauche :** saint Jean l'Évangéliste (bois polychrome XII[e] siècle). — **Au centre :** Christ espagnol du XVI[e] siècle ; encensoir XIV[e] siècle, coffret reliquaire XIV[e] et enluminures. — **A droite :** saint Martin. **Ci-dessous :** quelques pièces du trésor de Ligugé.

De ses lointaines origines, martinienne et bénédictine, il tient, outre la constitution organique qui sous-tend son existence même, le sens du devoir présent auquel nul homme ne saurait se soustraire sans faillir : témoignage de la doctrine évangélique vécue dans son intégralité, témoignage de la croyance aux réalités spirituelles, témoignage d'un style de vie simple et laborieux.

Nova et vetera : unir, en une synthèse vivante, les choses anciennes et les choses nouvelles : telle est la sagesse évangélique ; telle est aussi, dans son robuste bon sens, la vieille sagesse paysanne et française.

Et le moutier des bords du Clain ne nous offre-t-il pas, de ce difficile mais fécond rapprochement des extrêmes, un symbole gravé dans les pierres mêmes de ses bâtiments, où l'on voit, à côté de vestiges gallo-romains et mérovingiens tout récemment mis au jour, les arceaux romans de l'ancienne basilique, le portail flamboyant de l'église de Geoffroy d'Estissac, le corps de logis dûment mansardé du Grand Siècle, enfin les constructions modernes, modestes il est vrai, mais gage de la confiance en l'avenir d'une inaltérable jeunesse ?

GEORGES MARIÉ.

LES TEMPS ET LES DESTINS

"MISTRAL"

PAR DANIEL-ROPS

Le « Mistral » est un train de chemin de fer, qui, ces temps-ci, a pris un grand renom. Je ne dis évidemment cela que pour nos lecteurs étrangers, à qui ce titre d'article pourrait sembler bizarre : tous nos lecteurs français auront d'emblée compris. Il n'est guère d'entre eux, assurément, qui n'aient suivi dans les quotidiens les performances de ce magnifique engin de vitesse. Le « Mistral » fait partie de l'actualité.

Les chiffres parlent. Sur la grande artère ferroviaire Paris-Lyon-Méditerranée, la Société Nationale des Chemins de fer Français a donc mis au point, après des années d'effort, de patiences obscures, de perfectionnements minutieux, un train de voyageurs qui, à l'heure actuelle, est le plus rapide du monde. Sa moyenne, sur la distance de 1.088 kilomètres qui sépare Nice de Paris, atteint presque les 100 kilomètres à l'heure (99 km. 500 exactement). En dépit de l'horaire « tendu », comme disent les cheminots, sa réserve de puissance est telle qu'il lui advient, si une cause fortuite lui impose un retard au départ, de le rattraper avec une aisance qui étonne. On l'a vu, par exemple, partir de Lyon avec vingt-trois minutes de retard sur son horaire et entrer à l'heure juste en gare de Marseille-Saint-Charles. Et le 28 octobre dernier, partant de Lyon vers Paris en retard, pour respecter l'horaire il battit tous ses propres records en couvrant les 511 kilomètres qui séparent les deux villes en moins de quatre heures, à 138 kilomètres de moyenne.

DEPUIS CENT CINQUANTE ANS LA MACHINE EST ENTRÉE DANS LA POÉTIQUE DE L'HOMME

Les Français se passionnent pour ces résultats. Ils en sont fiers. Est-ce puérilité de leur part ? Chacun de nous reste bien un peu le petit garçon qui s'émerveillait de voir courir sur les minuscules rails une locomotive mécanique... Mais il y a autre chose dans ce sentiment, qu'en d'autres domaines excitent d'autres réussites, celle des avions supersoniques chez les Anglais, par exemple, ou de la mise en eau des grands barrages du Rhône chez nous. Ce sentiment de joie fait partie de ce qu'on pourrait appeler la poétique de l'homme moderne. Il participe à ce qui constitue les données psychologiques déterminantes de notre temps. Il révèle cette sorte de symbiose qui s'est faite, depuis quelque cent cinquante ans, entre les destins humains et la machine. C'est de ce point de vue que le « Mistral » a valeur de signe et mérite d'être médité.

Quels sont donc les éléments valables de cette satisfaction, de cette admiration que nous éprouvons devant une telle réussite ? Laissons de côté le plaisir, somme toute extérieur, qu'on peut éprouver à voir ce bel objet lancé à toute vitesse sur les rubans d'acier. Nous savons bien qu'il existe une beauté de la machine, qui procède directement de son adaptation parfaite à son dessein et qui s'impose à tout esprit non prévenu. Devant l'avion, flèche vivante lancée au long de la plus subtile des trajectoires, devant l'automobile de grande vitesse, l'impression que nous ressentons est, transposée dans un autre registre mais analogue, celle que nous donnent, objets de beauté, un cheval pur sang en pleine action ou un taureau de combat.

SUR LES VOIES COMME SUR LES MACHINES : UN EFFORT DE CRÉATION INIMAGINABLE

Mais ceux-là mêmes qui n'ont pas vu le « Mistral », qui ne graviront peut-être même jamais l'escalier de ses voitures, peuvent éprouver du contentement rien qu'en y pensant. Que suppose donc ce sentiment ? Quelles sont les composantes de cette admiration ? La première est sans aucun doute la conviction profonde, instinctive ou fondée sur de précises connaissances, que cette réussite suppose un effort de l'intelligence, une convergence de labeurs et de patiences qui sont en soi dignes d'admiration. Imagine-t-on ce qu'il a fallu de travaux préparatoires, d'observations minutieuses, de facultés d'invention pour réaliser ce merveilleux accord de l'engin et des hommes qui l'utilisent ?

La section de voie ferrée Paris-Lyon qu'utilise le « Mistral » dans la première partie de son parcours est la plus chargée d'Europe, voire du monde. En été, soixante-quatre trains y circulent quotidiennement, quatre-vingt-dix les jours de fête, chiffre qui, avec les trains de marchandises, arrive à cent cinquante-huit ; aux heures de grand trafic les intervalles entre deux trains sont tout juste ceux que prévoit le règlement de sécurité, deux minutes. C'est cette piste d'acier qu'il a fallu retoucher, améliorer pour permettre l'accroissement de la vitesse, et cela, évidemment, sans jamais interrompre le trafic. Les changements prévus ont été réalisés en même temps que l'électrification, laquelle est achevée jusqu'à Lyon, le sera prochainement sur le raccord Mâcon-Culoz, qui assurera la ligne Paris-Rome, et, ensuite, sur la section Lyon-Marseille. Ces travaux sont minutieux, délicats, indispensables, encore que peu spectaculaires ; se rend-on compte, par exemple, de tout ce que suppose de travail ce qu'on appelle la « banalisation » des lignes, c'est-à-dire leur utilisation indifféremment dans les deux sens aux jours de très grand trafic ?

Le même effort de création a dû, simultanément, être fait sur les machines qui vont emprunter les rails. Les locomotives à vapeur, telle la « Mountain 241 », qui tire le « Mistral » de Lyon à Marseille, ou la « Pacific », qui le remorque ensuite jusqu'à Nice, sont si connues, si habituelles qu'on oublie de les admirer : encore faudra-t-il penser aux soins que réclament ces monstrueux outils, beaucoup plus fragiles qu'on ne pense et auxquels leurs mécaniciens doivent consacrer des heures. Les engins électriques, les C. C. 7001, les 2 D. 2 9100, avec leur allure d'énormes jouets si propres, tout vernissés de peinture brillante et de métal chromé, frappent davantage. Même sans rien connaître aux mystères de l'électricité, qui ne devine ce qu'a demandé d'intelligence, d'audace novatrice la mise au point de ces usines roulantes, dont les 4.600 CV vont tirer à 140 kilomètres-heure un convoi de douze à quinze voitures ?

Cet effort humain de création et de réalisation n'est pas le seul. Dans toute grande œuvre du monde de la technique il y a aussi, sous-jacente, nécessaire, ce que Pierre Hamp appelle si bien « la peine des hommes ». Imagine-t-on, quand, assis dans le coin moelleux d'un compartiment, on regarde défiler par les grandes baies le vertigineux paysage, ce que suppose d'attention sans défaillance, de précision dans le coup d'œil ou les réflexes la tâche des deux hommes à qui la sécurité d'un millier de voyageurs est confiée ? Encore n'est-ce rien quand il fait grand jour et beau temps ; mais la nuit, dans le brouillard, au soir tombant ou au petit matin, lorsque les yeux se lassent et que l'attention tend à fléchir ?... Deux simples précisions techniques donnent la mesure des qualités requises et de l'effort assumé : pour arrêter le « Mistral » en pleine vitesse il faut presque un kilomètre ; et sur presque tout le parcours de Paris à Lyon il y a, en moyenne, un signal par minute... Combien d'entre nous seraient capables de soutenir, quatre heures durant, une attention si exemplaire ?

LA TECHNIQUE EXALTE L'INTELLIGENCE HUMAINE

Tel est, me semble-t-il, le soubassement psychologique légitime de l'admiration que nous portons à une réalisation technique aussi belle. Que ces perfectionnements se traduisent, sur le plan économique, par des gains, qu'au lieu de six cents locomotives à vapeur il suffise de deux cent trente électriques, que chacune de ces dernières soit capable de couvrir 11.000 kilomètres par mois là où leurs rivales au charbon n'en faisaient que 4.000, que, du point de vue national, l'électrification représente une économie considérable, tout cela est vrai, est bien, mais demeure, selon moi, second. Ce qui importe, c'est la donnée humaine que suppose et met en œuvre la technique, c'est le témoignage d'intelligence créatrice qu'elle donne et c'est l'emploi des meilleures qualités de la conscience qu'elle exige.

Peut-être, d'un point de vue supérieur, est-il assez vain de tant travailler pour faire gagner une heure à des voyageurs qui la perdront en futiles distractions. Peut-être même n'est-il pas d'une importance déterminante d'économiser quelques tonnes de charbon ou des milliers de kilowatts. Mais ce qui compte, parce que cela met en jeu le meilleur de l'homme, c'est l'exaltation de son caractère dans l'effort et la discipline, comme de son intelligence dans l'audace créatrice, par laquelle il s'associe aux plans providentiels dont le monde est l'exécution.

PAUL ÉLUARD

AVEC Paul Eluard, mort prématurément à cinquante-six ans, disparaît un des plus grands poètes français du siècle.

Il s'appelait de son vrai nom Eugène Grindel. Il était né à Saint-Denis le 14 décembre 1895. Un séjour en sanatorium, dans sa prime jeunesse, puis, durant la première guerre, une attaque de gaz qui l'avait atteint gravement au poumon, lui avaient laissé une santé fragile. C'est une crise d'angine de poitrine qui l'a emporté.

Les aspects officiels de sa vie tiennent en deux adhésions, à deux disciplines et à deux doctrines : le mouvement surréaliste et le parti communiste.

Il fut des premiers surréalistes. Il appartenait déjà au groupe dada, dès la fin de l'autre guerre, avec Breton, Aragon, Soupault, Picabia, Tristan Tzara. Il signa les premiers manifestes. Il collabora aux travaux les plus importants du mouvement, notamment à certains ouvrages collectifs, qu'il a signés avec André Breton et René Char.

Quant au parti communiste, il y adhéra en 1942, dans la clandestinité. La sincérité de ses « Poèmes politiques » n'a d'égale que leur ingénuité. Comment un poète aussi grand a-t-il pu faire des vers aussi médiocres ? Maintenant qu'il est mort, on peut bien poser cette question, qu'il n'eût même pas comprise tant il y avait de candeur dans sa fidélité à son parti.

A vrai dire, l'immortel auteur du poème « Liberté » — le plus célèbre désormais de ceux qu'il ait écrits — croyait sans doute que la liberté se gagne par toute insurrection extrême contre l'ordre conventionnel. L'épisode le plus caractéristique de sa vie est peut-être sa disparition, en 1924, quand il partit pour le tour du monde, et que ses amis se demandèrent s'il n'était pas mort. Il s'évadait alors de notre univers, presque autant qu'il a fait quand il a mis en poèmes des songes qui l'ont ravi durant son sommeil, ou bien quand il s'est abandonné aux créations de l'écriture automatique.

Il n'en demeure pas moins un grand et pur poète de la vie et de l'amour. La poésie d'Eluard a ceci de merveilleux qu'elle use très peu d'images dont le lecteur soit accablé. Les choses qu'elle dit nous sont présentes dès l'instant qu'elle les dit avec les mots qui conviennent.

« Nous avons tous deux nos mains à donner
» Prenez ma main je vous conduirai loin. »

Et voilà le couple éternel uni sous nos yeux une fois de plus. La poésie d'Eluard n'est jamais enfermée dans des limites sentimentales ou sensuelles. Le lyrisme de l'amour charnel s'élève dans son œuvre à l'amour de la création et de tous les hommes dont elle est peuplée.

Toute sa poésie fait ce généreux ralliement. Tous les amis du poète dans la nature, la lumière du matin, la brise dans le ciel, la grâce la plus furtive de la journée, sont conviés à cette poésie perpétuelle qui n'attend que les mots pour la dire : elle ne les attend jamais en vain de Paul Eluard. Même l'agent le plus banal de la poésie traditionnelle, l'oiseau, la fleur, le parfum printanier, retrouve une fraîcheur active et un pouvoir nouveau, par la magie de cette poésie profondément vraie.

Non content de chanter lui-même, Paul Eluard cultivait en parfait connaisseur les richesses de la poésie française. Dans ses anthologies, l'ancienne et la moderne, il a su rassembler des trésors.

André ROUSSEAUX.

GEORGES ARNAUD

ROMANCIER DU « SALAIRE DE LA PEUR » PASSE DE LA DYNAMITE AU SOUFRE

PAR GÉRARD CAILLET

J'AI connu Georges Arnaud dans l'obscurité. C'était chez lui. Il accrochait une lampe-tempête à son plafond ; je tenais l'échelle à bras crispés. Quand l'électricité revint je découvris son visage et j'avais fini mon interview. Quelques jours auparavant, il avait manqué de peu le prix Goncourt avec « le Salaire de la peur » : une révélation. Une révélation qui a tiré Georges Arnaud de la misère.

Dans un article publié en réponse à une enquête sur le mal du siècle, il a raconté sans fard cette aventure en l'attribuant à un écrivain qu'il nomme Andréas Aalborg. Acculé à l'inanition, faute d'argent, Andréas Aalborg aligne en quelques jours les pages d'un roman qu'il destine aux bibliothèques des gares... « Peu scrupuleux sur le chapitre de la qualité, conclut le porte-parole de l'auteur, un intermédiaire proposa mon manuscrit à un grand éditeur. Ensuite de quoi je devins riche et considéré. »

C'est dire que Georges Arnaud ne croit pas à la littérature. La première phrase que j'ai entendue de lui (après les conseils pour trouver le chatterton et le tournevis dans le noir) a été celle-ci : « Dites bien que je n'ai pas de message ! »

Son rêve, c'est d'être camionneur. Pourtant, l'écrivain qu'il admire plus que tout est Giraudoux ; le Giraudoux de « Simon le Pathétique ».

Cela explique peut-être l'écriture extraordinairement soignée de son second livre : « le Voyage du Mauvais Larron ». Dans l'intervalle Georges Arnaud avait — tout de même — pris conscience de sa vocation d'écrivain. Cette année, « Lumière de soufre » (Julliard, édit.) montre un souci nouveau : celui de s'évader des histoires d'Amérique du Sud et de mauvais garçons. « Lumière de soufre » conte l'aventure d'un homme malade qui espère avoir découvert un Van Gogh. L'esprit en demeure pourtant le même. La première œuvre de Georges Arnaud s'ouvrait sous le signe du relativisme : « Qu'on ne cherche pas dans ce livre, y écrivait-il, cette exactitude géographique qui n'est qu'un leurre : le Guatemala, par exemple, n'existe pas. Je le sais. J'y ai vécu. » Le roman qui paraît aujourd'hui débute par cette phrase : « Vous avez de l'audace, les historiens ! Si semblables précisions étaient autre chose que décrets du bon plaisir, on saurait à quoi s'en tenir sur l'existence de Dieu. »

Quand il ne dénonce pas l'histoire et la géographie, Georges Arnaud pense au cinéma. Il y pense parce qu'il a préparé des scénarios et qu'il compte bien les mettre en scène lui-même. Ici, l'on touche à un point délicat : ses rapports avec H.-G. Clouzot au cours des très longs mois

qu'exigea la mise au point cinématographique du « Salaire de la peur » : « Sur un résumé en deux pages de l'action de mon livre, Clouzot avait récrit une histoire, solide et serrée. Simplement, c'était une autre histoire. » C'est pourquoi Georges Arnaud voudrait tourner lui-même sa prochaine histoire.

Fera-t-il un film avec « Lumière de soufre » ? Pour terminer le roman il a déjà dû, faute de place, s'installer chez son éditeur où il trouvait, de nuit, le calme nécessaire ; de jour, le bain chaud et le petit déjeuner. Je vois déjà sarcastiquement poindre le moment où mon ami Georges Arnaud envahira, camera à la main, l'appartement de René Julliard.

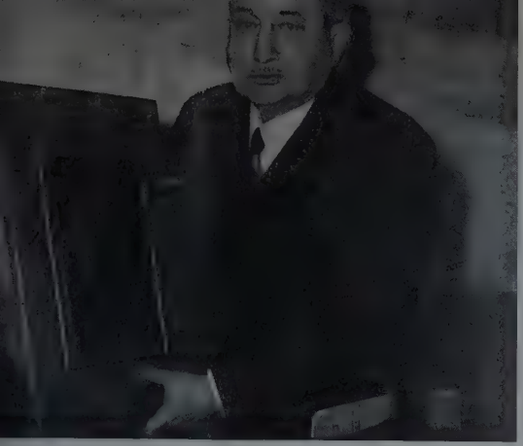
CHARLES MAURRAS

CHARLES MAURRAS a succombé à une crise d'urémie, le dimanche 16 novembre au début de la matinée, dans une clinique de Tours. Il avait quatre-vingt-quatre ans. Né à Martigues au bord de l'étang de Berre le 20 avril 1868 d'une vieille famille provençale, il devint sourd alors qu'il faisait sa quatrième dans un collège religieux d'Aix-en-Provence. Cette surdité précoce, en l'isolant du monde, développa chez lui un goût très vif déjà de la lecture.

A dix-huit ans, ses humanités achevées, il « monte » à Paris et se mêle au mouvement littéraire. Il devient l'ami de Moréas avec lequel il devait fonder l'École romane, de Le Goffic, d'Anatole France, de La Tailhède. Il fait de la critique littéraire à « la Revue encyclopédique » et surtout collabore assidûment, de 1890 à 1908, à « la Gazette de France ». C'est « la Gazette », d'ailleurs, qui, en l'envoyant faire un reportage aux Jeux olympiques d'Athènes, lui permit son premier voyage en Grèce. Ce voyage fut pour Maurras une révélation de l'ordre auquel il aspirait et contribua à affermir en lui les idées qui s'étaient déjà ordonnées dans son esprit à la faveur de ses lectures des philosophes et des poètes antiques. De cette époque date le volume de contes d'une ironie toute francienne intitulé « le Chemin de paradis » que devaient suivre « Anthinéa », évocation de la beauté hellénique, et « les Amants de Venise », chronique des amours de George Sand et de Musset et critique acerbe du romantisme féminin que Maurras exécrait. Tous ces livres attestent la maîtrise du styliste comme plus tard le recueil de souvenirs « Au signe de Flore ». « L'Avenir de l'intelligence » brossait un sombre tableau du sort promis aux serviteurs de la pensée et s'efforçait de montrer comment la France pouvait retrouver son ordre véritable. Déjà Maurras était devenu ce qu'on appelle aujourd'hui un « écrivain engagé ». L'affaire Dreyfus avait décidé de son orientation politique comme elle devait décider de celle de Zola, l'un et l'autre devant aiguiller la jeunesse sur laquelle leur influence fut grande vers des voies opposées. L'enquête sur la monarchie, avec les réponses de Bourget, Barrès, etc., est de 1900. Quelques mois plus tôt, Vaugeois avait fondé une petite revue, « l'Action Française », qui devait s'épanouir sous la direction conjointe de Léon Daudet et de Maurras dans le journal de combat dont on se souvient. Donnant libre cours à son tempérament de polémiste passionné, Maurras poursuivit dans « l'Action Française » une guerre sans merci contre le régime républicain. La violence de ses campagnes, son intransigeance, devaient amener le comte de Paris à rompre avec un pamphlétaire dont le Vatican, en 1926, avait condamné l'action. En 1938, il était élu à l'Académie française au fauteuil d'Henri Robert. On connaît ses dernières années. Arrêté peu après la libération, il fut condamné le 27 janvier 1945, par la Cour de justice de Lyon, à la réclusion perpétuelle. Une grâce médicale lui fit quitter Clairvaux en mars dernier. Il n'avait pas cessé d'écrire pendant son incarcération. « La Balance intérieure », un recueil de vers, avait paru il y a quelques semaines. Car Maurras, toute sa vie, avait gardé le culte de la poésie. Entre ses nombreux livres, son autre recueil de vers, « la Musique intérieure », contient une longue étude qui, en préface à des strophes où se retrouvent les cadences de Malherbe, est un morceau capital pour l'intelligence de l'esthétique maurrassienne. — R. D.

LE REDRESSEMENT FRANÇAIS

LA MISE EN ROUTE DE L'USINE ULTRA-MODERNE DE ROULEMENTS A BILLES DE TOURS PERMETTRA A LA FRANCE DE SATISFAIRE A SES BESOINS ET D'EXPORTER



M. Nordling, consul général de Suède à Paris, a rappelé les mérites de M. Vingquist. Ce dernier est l'ingénieur suédois qui inventa en 1907 les roulements à billes.

M. P. Panhard, un gros client de la C. A. M.-S. K. F.

M. Bischoff **(à gauche)**, directeur général de la C. A. M.-S. K. F. française, prend la suite de M. Oliron, ancien directeur général, technicien de grande réputation. M. Bischoff a présenté aux visiteurs la nouvelle usine de Tours.

La présence de S. A. R. le prince héritier Bertil de Suède, de S. E. M. Westmann, ambassadeur de Suède à Paris, et du consul général Nordling — de qui l'on peut dire qu'il est le premier citoyen de cette ville de Paris qui lui doit tant — a donné à l'inauguration de la nouvelle usine de la Compagnie d'applications mécaniques à Saint-Cyr-sur-Loire, près de Tours, l'allure d'un grand événement.

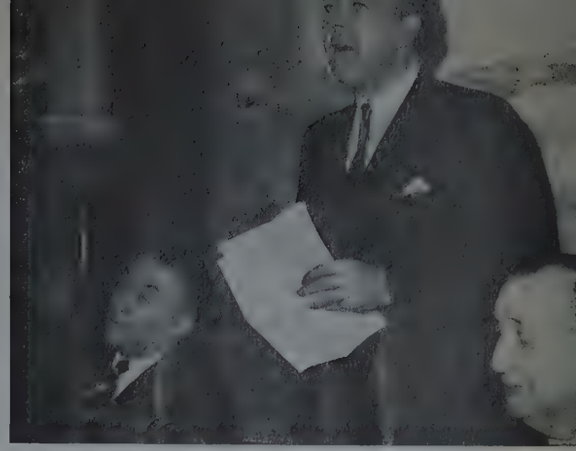
La Compagnie d'applications mécaniques résulte de la fusion, survenue en 1928 et en 1932, des trois plus importantes fabriques françaises de roulements : la Compagnie d'applications mécaniques, la Société française des roulements à billes S. K. F., initialement rattachée à la Svenska Kullagerfabriken, et la Société mécanique de Gennevilliers.

L'importance essentielle d'une fabrication de laquelle sont tributaires toutes les autres industries et la quasi-impossibilité d'improviser dans un domaine où la précision requise est du *millième de millimètre* avaient fait des usines de la C. A. M. des cibles tout indiquées pour les Alliés pendant l'occupation allemande. C'est dire qu'à la libération du territoire les trois usines d'Ivry, de Gennevilliers et de Bois-Colombes étaient en majeure partie anéanties. Malgré une absence à peu près totale d'aide financière extérieure, la société releva ses ruines et ne tarda pas à reprendre la première place sur un marché où l'absence de roulements de qualité constituait un des gros handicaps de l'après-guerre. Les besoins par rapport à 1938 n'ont cessé de croître, en sorte qu'actuellement, bien que la C. A. M. couvre déjà à elle seule plus de 50 % de la production française de roulements à billes, et malgré une cadence triple de celle de 1938, la demande reste largement supérieure à l'offre.

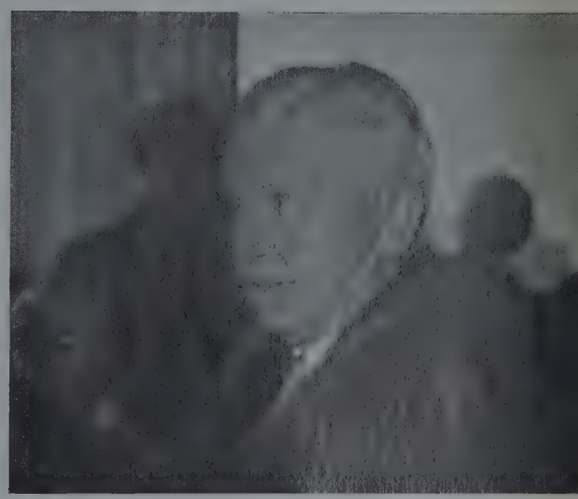
C'est ce qui a motivé l'ouverture d'une quatrième usine, située à quelques kilomètres de Tours.

Elle n'emploie actuellement que cent vingt ouvriers, dans des installations qui constituent un modèle d'usine moderne. Mais on prévoit de *décupler* l'importance des ateliers de Saint-Cyr-sur-Loire, et ceux-ci prendront alors la tête des établissements de la C. A. M.

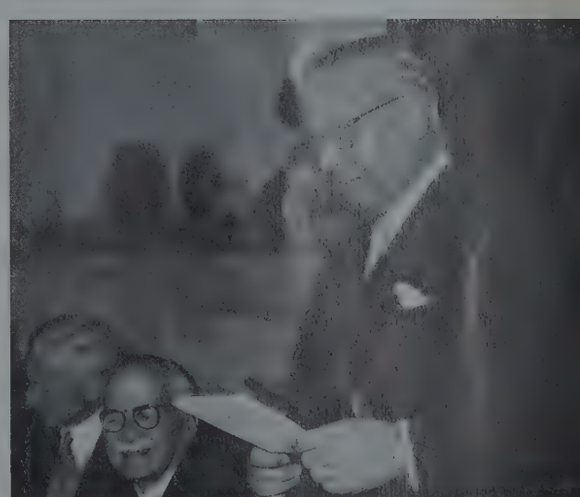
Parmi les nombreuses personnalités qui assistaient à l'inauguration de l'usine de Saint-Cyr-sur-Loire, citons M. Roux, directeur du cabinet de M. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce ; M. Bellier, directeur des industries mécaniques et électriques ; M. Debré, sénateur ; M. Chapel, préfet d'Indre-et-Loire ; M. Perrin, directeur d'Ugine, qui, grâce à ses recherches, a permis de libérer pratiquement les usines de la C. A. M. des importations suédoises en mettant au point un remarquable procédé de fabrication d'aciers de qualité purement français ; M. Hamberg, directeur général, et M. Wallenberg, vice-président de la S. K. F. suédoise et de toutes ses filiales étrangères ; M. Larsson, aciériste suédois de premier plan ; M. Loyen, recteur de l'Université de Poitiers ; M. Darrieus, de l'Institut ; M. Colomb, directeur des Chantiers de la Loire ; M. Dunker, président de la Chambre de commerce suédoise ; M. Panhard ; M. Dutreux, président de la Société Dunlop française ; M. Léauté, président de la Chambre syndicale de la mécanique de précision ; M. Chausson ; M. Arbel, président-directeur général des Constructions de wagons Arbel ; M. Tribut, maire de Tours, etc.



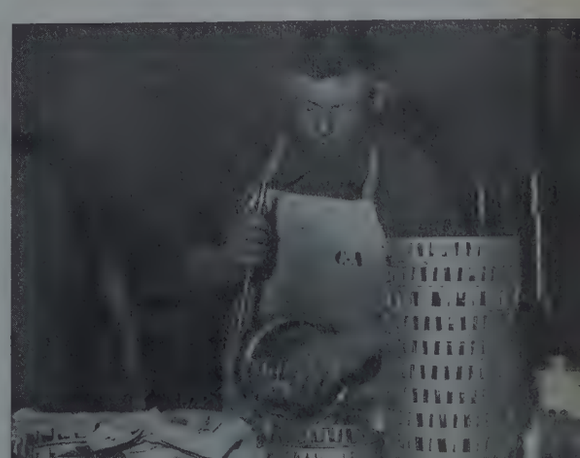
S. A. R. le prince héritier Bertil de Suède **(au centre)** a prononcé une allocution.
A gauche, M. Wallenberg, grand financier suédois, collaborateur direct de M. Vingquist.



S. E. M. Westmann, ambassadeur de Suède à Paris.



M. Hamberg, directeur général de la S. K. F. suédoise, avait, à sa droite, M. Perrin, directeur d'Ugine et l'un des meilleurs aciéristes mondiaux, qui a libéré la France de l'obligation d'importer les aciers de qualité nécessaires à la fabrication des roulements à billes.



e quatuor japonais des Yong n'en est plus, depuis longtemps, à l'A B C de l'acrobatie.

« Non, ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette... » On pourrait cependant s'y méprendre tant John et René Arnaut réussissent leur imitation d'un duo d'oiseaux amoureux.

★

L'OPINION DE DENIS MARION SUR L'HOMME TRANQUILLE

Depuis de longues années John Ford nourrissait le projet de porter à l'écran le roman de Maurice Walsh : *l'Homme tranquille,* et il n'est pas difficile de deviner pourquoi. Comme le protagoniste, il est un Irlandais d'Amérique qui conserve la nostalgie de la verte Erin — et comme lui, sans doute, il aspire au repos et au calme après une série de combats qui lui ont apporté l'argent, la gloire et un certain dégoût de lui-même. C'est ainsi qu'il a réalisé son cent huitième film, qui est aussi son premier film d'amour. Car jusqu'ici ce spécialiste de westerns, qui ne rougit ni ne se plaint d'être considéré comme tel même après *le Mouchard, la Patrouille perdue* et *Toute la ville en parle,* n'avait consenti à faire place, dans ses œuvres, à la passion que juste ce qu'il en fallait pour les rendre acceptables aux normes hollywoodiennes.

Ici, autant que l'évocation de l'Irlande paysanne et de ses coutumes étrangement désuètes, l'amour constitue le véritable sujet. Mais ce n'est pas la romance affadie ou l'érotisme non moins conventionnel auxquels l'écran se limite à l'ordinaire. C'est un sentiment bien plus complexe et plus sûr. L'âge des deux partenaires se reflète dans leur comportement : l'homme approche de la quarantaine et la jeune fille est en passe de coiffer sainte Catherine ; tous les deux ont liquidé depuis longtemps leurs troubles d'adolescence. Cela n'empêche pas le coup de foudre, et John Ford a autant de délicatesse et plus de lyrisme que n'importe qui pour évoquer l'enchantement de deux êtres qui se plaisent. Mais il ne s'en tient pas là, et ses héros non plus ; sans rien perdre de leur élan, ils retombent de plain-pied dans la réalité, à savoir dans le mariage : un couple, c'est d'abord un conflit de volontés. Qui l'emportera, du mari ou de la femme ? Les luttes amoureuses n'en sont pas moins dures. Celle-ci est mouvementée à souhait, car les deux antagonistes sont de taille. Le dénouement heureux n'a rien d'artificiel, car il s'établit sur un compromis, comme dans la vie : l'épouse sera maîtresse dans la maison, sauf dans la chambre à coucher. Le tact avec lequel cette solution est suggérée est d'autant plus admirable qu'il n'édulcore jamais la sensualité naïve de ces êtres frustes.

Les mœurs irlandaises composent un décor approprié pour cette nouvelle *Mégère apprivoisée.* Mon incompétence m'interdit de porter un jugement sur leur authenticité. Je les soupçonne d'en avoir aussi peu que les Marseillais de Pagnol. Mais l'exagération même de la caricature rejoint une vérité plus profonde, on dirait même mythique, s'il ne s'agissait d'une œuvre aussi peu prétentieuse. La bataille finale en est un bon exemple. Elle dure treize minutes — un record à l'écran, en dehors des films consacrés à la boxe — et elle se passe entre deux colosses du gabarit de John Wayne et de Victor Mac Laglen. A poings nus, ils se massacreraient : ils s'en tirent avec des égratignures, ce qui est à la fois invraisemblable et nécessaire.

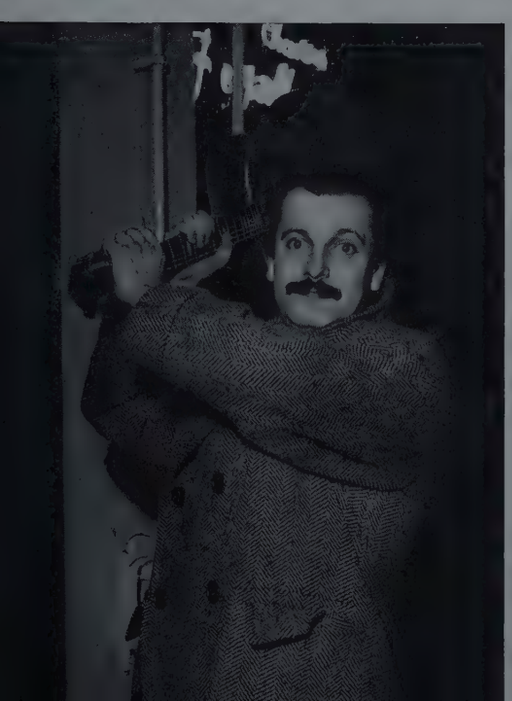
J'en profite pour dire un mot de l'interprétation. Les deux acteurs cités sont parfaits dans des rôles écrits sur mesure pour eux. Barry Fitzgerald nous rappelle quel grand comédien il est quand il trouve un rôle à sa taille. Mais cette œuvre nous révèle une nouvelle Maureen O'Hara. Depuis ses débuts dans *Notre-Dame de Paris,* elle n'a pas cessé de tourner. Même dans *Qu'elle était verte ma vallée,* elle ne paraissait pas pouvoir se départir d'une certaine froideur, qui se retrouve encore ici — d'ailleurs justifiée

Georges Ulmer répète dans sa loge avant d'entrer sur la scène de l'A. B. C.

ar la psychologie de son personnage — mais errière laquelle John Ford a enfin fait flamber ne passion véritable. La scène devant la neminée où les époux font la paix est une des lus émouvantes que l'écran ait offertes.

La vedette reste cependant l'Irlande elle-même, dans ce film en couleurs tourné princi-alement en extérieurs — on imagine au prix e quelles difficultés, vu le climat pluvieux et eu ensoleillé, sans parler du danger de tomber ans « le plat d'épinards » avec cette éternelle erdure. La réussite est prodigieuse. Et *l'Homme ranquille* se classe, avec *Autant en emporte le ent, Henri V* et *la Fleur de pierre*, parmi les euls films où la couleur ne contribue pas seule-ent à l'agrément plastique, mais devient un acteur d'intérêt dramatique.

ARMI tant de reprises, en voici une qui pré-sente un intérêt exceptionnel. Le Cinéma d'Essai redonne, après quinze ans, *Topper u le Couple invisible*, qui combine d'une anière si heureuse le film à truquages et la omédie légère qu'Hollywood réussissait si bien l'époque et dont il semble avoir perdu la ecette. A quel point l'œuvre de Norman Mac Leod demeure supérieure à tout ce qui se ait aujourd'hui de pareil dans le genre, il faut ller la voir pour s'en rendre compte.



L'HOMME AUX 4.008 CHANSONS

CHER Vincent Scotto, si tu avais dû me laisser un ultime message, je suis persuadé que tu m'aurais dit :

« Pour ma nécrologie, fais-la gaie ! »

J'écoutais encore le son de ta voix l'autre matin en l'église Saint-Laurent, alors que nous ne parvenions point à cacher nos larmes. Je sais bien que, malgré tes succès mondiaux, tu n'as jamais voulu te prendre au sérieux, et Marcel Pagnol disait de toi :

« Ce que tu crées, Vincent, est si simple et si près du cœur qu'on ne demande jamais de qui c'est, comme pour les chansons populaires du bon vieux temps. Ton nom ne restera peut-être pas, tu ne t'en es pas assez occupé, mais quand on demandera : « Qui a fait ça ? », les grands musiciens musicographes diront peut-être : « C'est du XIX^e^ ou du XX^e^ siècle. » Crois-tu que c'est beau que ton nom soit remplacé par un siècle numéroté ! C'est comme ça qu'on parle de l'*Iliade* et de la *Chanson de Roland*. On sait seulement qu'on les a et que c'est une richesse pour l'humanité. »

Je voudrais évoquer le Faubourg-Saint-Martin, où, jeune Marseillais, tu débarquas un jour avec pour tout bagage ta guitare et tes chansons... non éditées. Ce Boulevard de la Chanson, tu ne l'as jamais quitté depuis le jour où tu rencontras Polin, qui lança ta *Petite Tonkinoise*, dont les droits d'édition te furent achetés 25 francs par Henri Christiné ! « Monté » à Paris, tu présentes au Café de Paris les soupers chantants, que tu transportes bientôt chez Paillard ; tu composes *Ah ! si vous voulez d' l'amour*, Mayol te crée plusieurs chansons, Polin lance *Mademoiselle Rose*, que Charlot chantonnait avec toi il y a quelques semaines, et, plus tard, dans ton cours de la rue Gustave-Goublier, tu accueilles tous les artistes. Tous te devront, souvent, leurs plus grands succès. Pour Joséphine Baker tu écris *J'ai deux amours...*, pour Alibert, *Ah ! qu'il était beau mon village...* et tant d'opérettes ; tu rencontres Pagnol, qui fait de toi un comédien. La presse américaine te compare à Charlot, et tu ris de ce compliment. Maurice Chevalier chante de toi *Prosper* et *les Semelles de bois*. Tino Rossi te doit ses premiers triomphes depuis *Marinella* ; et si je devais écrire ton histoire, ce serait l'histoire de la chanson française de 1906 à 1952 qu'il me faudrait évoquer, mais laisse-moi emprunter à Jean Wiener une vérité qu'il me plaît de reproduire ici : « Dans cent ans — parce qu'il aura été le vrai champion de sa catégorie — on n'aura pas plus oublié Vincent Scotto que Mozart, Schubert ou Georges Bizet. » — M. I.

Deux académiciens, deux auteurs, un directeur, un acteur et un chanteur, tous célèbres, se sont rassemblés une dernière fois autour de leur ami Scotto, en l'église Saint-Laurent : Fernandel, MM. Henri Varna et Marcel Pagnol, M^e^ Maurice Garçon, MM. Albert Willemetz, Roger-Ferdinand et Tino Rossi. **A droite :** une des dernières photographies du compositeur.

ET VOICI LA TROISIÈME PATACHOU

PAR MARCEL IDZKOWSKI

EN assistant l'autre soir au spectacle de l'A. B. C., où j'applaudissais, entre autres excellentes attractions, Georges Ulmer, Billy Banks et d'autres artistes acrobates ou jongleurs... je fus frappé par le tour de chant de Patachou !

Nous ne reviendrons pas sur ce qui appartient à la petite histoire de la place du Tertre : Patachou pâtissière et lady Patachou lançant des chansons grivoises.

Lady Patachou n'est plus. Patachou a rencontré Maurice Chevalier, qui lui donne l'amour de son métier.

Et voilà depuis quelques mois qu'une Patachou N° 3 est née. Elle abandonne — sans les renier — ses premiers succès et attache une importance considérable à la valeur de ses chansons. Oui, mais qui lui apportera le renouvellement nécessaire à une artiste aussi douée ? Comme dans les contes de fées, c'est alors qu'apparaît, les cheveux en broussaille, la guitare sous le bras... un poète étrange : Georges Brassens. Ce n'est pas le Prince Charmant, ce serait plutôt un révolté, mais dès qu'il a fini un couplet vengeur contre la maréchaussée ne s'attaque-t-il pas à quelque ravissant poème plein de fraîcheur et d'idéalisme ? En rencontrant Patachou, Georges Brassens a été lancé à Paris, mais l'ex-lady trouvait dans le même temps le seul auteur qui apportât un son nouveau à la chanson française.

Maurice Chevalier, Georges Brassens, le talent et les dons de Patachou... lui permirent de franchir les étapes de sa carrière à une vitesse vertigineuse. On n'ose pas écrire que Patachou s'arrêtera.

SA CARRIÈRE EN QUATRE CLICHÉS : Lady Patachou débute en mutilant les cravates des clients de son cabaret de la place du Tertre. — La « Lady » a jeté son titre par-dessus le « Pain de Sucre » de la baie de Rio ; Maurice Chevalier va la révéler au grand public. — 1952 : dans son nouveau répertoire, elle est devenue une vedette populaire. — De Sète arrive un garçon porteur d'une moustache, d'une guitare et de chansons. Patachou l'accueille ; il composera ses succès.

PETITES CHRONIQUES

M. EDMOND FOURET GRAND OFFICIER

Président d'honneur de la librairie Hachette, M. Edmond Fouret a reçu la plaque de grand officier de la Légion d'honneur des mains de M. Antoine Pinay. Dans son allocution le chef du gouvernement a chaleureusement salué « l'un des hommes qui ont le plus fait pour la diffusion de l'intelligence et de la pensée françaises ». M. Edouard Herriot et M. Meunier du Houssoy, président-directeur général d'Hachette, ont également pris la parole au cours de ce déjeuner intime pour féliciter le récipiendaire, qu'entouraient plusieurs ministres.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Amérique et sociétés urbaines

New-York

Le Jumping de New-York bénéficia de l'accalmie relative qui suivit l'élection présidentielle. Madison Square Garden, rendu à sa destination première, se révéla un palais des sports idéal. Toutefois, la piste, assez restreinte, ne permet pas des tracés de longue haleine. Ceux-ci se succédèrent à cadence rapide, durant en moyenne de quarante à cinquante secondes, avec impossibilité de détendre avant de paraître en public. Conditions spéciales rappelant celles du « Horse-Show » de Londres aux beaux jours de l'Olympia. France, Irlande, Canada, Etats-Unis, Mexique s'affrontaient de nouveau après le test d'Harrisburg. Le *team* des U. S. A., Mrs. Carol Durand, MM. Steinkrauss et Mac Cashin, gagna le Challenge avec 12 points, et succès personnel de M. Steinkrauss, premier des individuels avec Democrat, dont le nom victorieux semblait une gageure dans l'euphorie républicaine. Les Français, MM. du Breuil, Lefrant, d'Oriola, sous le commandement du colonel Cavaillé, se maintinrent en deuxième position dans la majorité des cas ; dans le Challenge notamment, le lieutenant du Breuil menaça dangereusement M. Steinkrauss, sans faute comme lui au barrage. En résultat final, palmarès panaché avec équivalence des équipes.

A l'Etrier

La quatrième et dernière manche des concours réservés aux S. H. R. U. s'est disputée dernièrement sur le terrain de l'Etrier. L'équipe de la Société d'équitation de Paris prit la tête devant l'Escadron de Verdun. Au classement individuel, Mme Pontremoli fut première après barrage. La coupe offerte par l'Etrier revint définitivement à la Société d'équitation de Paris.

D'autre part, dans l'épreuve réservée aux membres du Cercle, M. Sole, sans faute sur Neptune en 1' 24", s'adjugea la première série, tandis que Miss Howlett, 4 points, 1' 28", remporta la seconde, galopant Dauphin C, à M. Didsbury. Parmi les personnalités présentes, MM. Clavé, Jousset, commandant Ernoult, Goldberger, etc.

Tré-Hardy.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Walter Hagen, *le Front secret*, traduit de l'allemand par Albert Thumann (les Iles d'Or, 420 pages). De tous les livres parus jusqu'ici sur la guerre, c'est certainement l'un de ceux qui apportent le plus de révélations sur la politique de l'Allemagne hitlérienne dans les pays d'Europe orientale. L'auteur n'y poursuit aucun but d'auto-justification : chef de la section sud-est du service secret allemand, il n'apparaît même pas ici sous son véritable nom. Autrichien et catholique, il n'était pas du parti.

Son jugement sur les dirigeants du Reich est accablant. Il tient Ribbentrop pour un sot ; Himmler, pour « un personnage inconsistant et falot », qui se croyait la réincarnation du roi allemand Henri l'Oiseleur ; Heydrich, pour « le génie du mal ».

Sans lever complètement le mystère qui voile la personnalité de l'amiral Canaris, il donne de cet « antimilitariste sentimental » un portrait curieux; s'il contrecarra les projets de Hitler, ce ne fut pas parce qu'il menait secrètement le jeu des Alliés, mais parce qu'il était convaincu que ces projets conduisaient le pays à la catastrophe.

On trouve dans ce livre une version nouvelle d'événements que l'on croyait tirés au clair, comme l'enlèvement de Mussolini, la mort du roi Boris, celle du fils aîné du régent Horthy, le « complot » de Toukhatchevski, etc. Et aussi des précisions fort imprévues sur les tractations secrètes de Tito avec le commandement italien en Croatie et avec le général allemand Glaise von Horstenau : l'auteur n'assure-t-il pas que le Kremlin aurait invité Tito à coopérer avec la Wehrmacht pour repousser un débarquement éventuel des Occidentaux sur la côte dalmate, tant Staline redoutait cette diversion !

L'HISTOIRE DU MARXISME:

R. N. Carew Hunt, *Théorie et pratique du communisme*, traduit de l'anglais par Max Petel (les Iles d'Or, 306 pages). Laissant de côté la propagande communiste, « si extravagante que la seule difficulté d'y répondre est de savoir par où commencer », l'auteur étudie depuis *la République* de Platon le cheminement à travers l'histoire de la doctrine. Le marxisme se prétend aujourd'hui une science, dont la tactique et la stratégie communistes se déduisent par des lois purement logiques. Sous sa forme actuelle, il est d'origine bourgeoise et non populaire. Seuls font autorité les travaux de ses quatre « apôtres » : Marx, Engels, Lenine, Staline.

M. Carew Hunt dénie à Staline le droit de qualifier de « socialiste » le régime soviétique, qui s'apparente au capitalisme d'Etat ; loin de fonder une économie socialiste, la nationalisation généralisée peut aggraver l'exploitation des travailleurs.

Bien plus : Staline, voulant faire de la Russie la « pointe de lance » de la révolution mondiale, met en concordance l'extension de la puissance russe et celle des théories communistes. D'où son embarras pour définir les « démocraties populaires » dans les Etats satellites : ce sont des dictatures prolétariennes d'un type spécial, différent du modèle soviétique, avec une façade de démocratie parlementaire.

Le mouvement d'émancipation des travailleurs a dégénéré en Etat policier, qui place son idéologie au-dessus de toute critique. Dostoïevsky avait déjà fait justice de cette conception, dans son célèbre roman *Crime et Châtiment*, en soutenant qu'il n'est pas d'idéal qui donne à un homme ou à un groupe un pouvoir absolu sur la vie d'autrui.

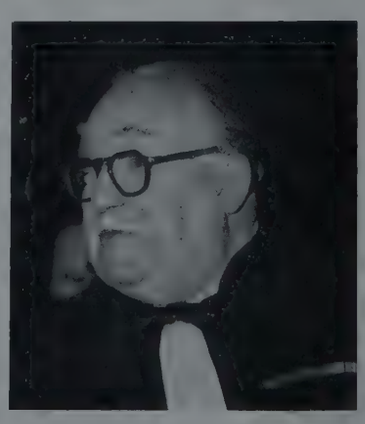
Albert Mousset.

LA SUCCESSION BONNARD

Nous avons exposé dans notre numéro du 1er novembre 1952 les données du procès en succession qui a déjà opposé les héritiers du peintre Bonnard devant le tribunal civil. Ce procès est revenu le 10 novembre dernier devant la première Chambre de la Cour d'appel de Paris, qui a entendu, ce jour-là, la plaidoirie de Me Maurice Garçon. Les débats se poursuivront de semaine en semaine, et l'on ne pense pas que l'arrêt intervienne avant la fin du mois prochain. La Cour entendra encore Mes Baraduc, Jaudel et de Moro-Giafferi et les conclusions de l'avocat général. On sait que la succession du grand peintre représente une somme considérable, peut-être un milliard, et que ce procès soulève d'épineuses questions juridiques, notamment en ce qui concerne le droit moral de l'artiste.

Me JAUDEL

Me DE MORO-GIAFFERI



AIX-EN-PROVENCE HONORE ÉMILE ZOLA

Centre intellectuel de la Provence, Aix se devait de s'associer cette année à la célébration du cinquantième anniversaire de la mort tragique d'Emile Zola. Le maître naturaliste vécut, en effet, une partie de sa jeunesse dans cette ville, où séjournèrent longtemps ses parents et où il poursuivit ses études. C'est la campagne aixoise qu'il donna d'ailleurs comme berceau à la famille des Rougon-Macquart, et quelques-uns de ses meilleurs romans — *la Conquête de Plassans, la Fortune des Rougon, la Faute de l'abbé Mouret* — baignent dans l'atmosphère à la fois si lumineuse et si rude de la Provence aixoise, qui inspira tant de chefs-d'œuvre à son ami Paul Cézanne.

Dans le cycle des manifestations qui se sont déroulées à Aix, un monument Emile Zola a été inauguré au parc Joseph-Jourdan, sous la présidence de M. Martinaud-Deplat, garde des Sceaux. D'autre part, le Comité aixois du cinquantenaire a fait apposer au lycée Mignet — l'ex-collège Bourbon — qui s'honore d'avoir compté Emile Zola parmi ses élèves, le médaillon ci-dessus, dû au statuaire Raymond Servian. Le docteur et Mme J.-E. Zola et de nombreuses personnalités littéraires et politiques assistaient à ces cérémonies aixoises, au cours desquelles a été longuement évoquée la figure du grand romancier populaire.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Les portraits photographiques de Thérèse Le Prat

Depuis longtemps déjà la photographie a été jugée digne d'entrer dans le domaine de l'art, et l'on s'en persuade aisément en détaillant les photographies d'acteurs exécutées par Thérèse Le Prat et exposées à la librairie Bonaparte avant leur réunion en un nouveau volume. (Tome I, *Visages d'acteurs*.)

Thérèse Le Prat réalise des photographies qui relèvent strictement du domaine de l'art pur, de la pensée. Elle fige en une attitude de statuaire, parfois de peintre, ses modèles ; certains de ses acteurs semblent des gisants ; d'autres paraissent directement inspirés de tel ou tel tableau flamand ou hollandais et se cristallisent. Voici Jean-Louis Barrault dans *Lazare*, ou dans *Malatesta* de Montherlant, tête qui semble sortir des œuvres des grands maîtres sculpteurs ou peintres de la Renaissance florentine. C'est aussi Maria Férès, dans le rôle d'Orphée, de Gluck, dans une attitude classique qui évoque les bas-reliefs antiques. Voici enfin Ludmilla Pitoëff peu avant sa mort, et H. Dasté, et Gérard Philipe, et bien d'autres, pages immuables, qui affirment la permanence d'un moment, d'une attitude, d'un geste, d'une expression fixés à jamais.

Maurice Sérullaz.

GALERIE

Galerie CARDO

HUBERT AICARDI

32, avenue Matignon

CHATS OPULENTS CHATS AFFAMÉS

Yaida de Laborde, Bill de Laborde, Ariane de La Rouche-Virey, Xylaine de Laborde, Bangkok-Rangoon..., ces noms étranges, nobles ou exotiques, sont ceux des plus beaux des chats récemment exposés à la salle Wagram par le Cercle félin de Paris. Persans blancs et bleus, siamois et khmers abondaient, comme à l'accoutumée.

Seuls, dans une vaste cage, quelques félins étiques, auxquels s'était joint un cobaye, semblaient traîner toute la tristesse des affamés. C'étaient de pauvres bêtes abandonnées qu'avait recueillies la Société française de secours aux animaux et qu'elle offrait gracieusement aux visiteurs. De la sorte l'exposition permettait à ceux-ci d'accomplir une seconde bonne action, la première ayant été l'acquisition du billet d'entrée, puisque le bénéfice de la manifestation allait à la Caisse générale de retraites de la presse française.

LES DISQUES NOUVEAUX

Un disque longue durée, microsillon, trente-trois tours, incassable (1), nous apporte une parfaite reproduction de la *Sonate en* la *majeur* pour violon et piano de César Franck. Elle est interprétée par deux artistes de premier rang, Zino Francescatti et Robert Casadesus, qui conjuguent à merveille leurs sonorités moelleuses. Ils présentent ce chef-d'œuvre avec une douceur et une tendresse d'expression tout à fait exceptionnelles. Voilà un enregistrement-témoin vers lequel devront se pencher tous les étudiants désireux de perfectionner leur jeu. C'est bien ainsi que les pages humaines de César Franck doivent être exécutées : avec une simplicité de bon aloi alliée à la plus grande sensibilité d'expression. La charpente solide, bien établie, de cette sonate ne doit pas être placée en relief, mais soigneusement dissimulée, au contraire, comme on dissimule tout naturellement les murs nus d'une pièce sous une jolie peinture, ou comme l'on recouvre son parquet d'un tapis précieux... Les nuances, l'élégance de la ligne mélodique et le talent des virtuoses y pourvoient largement. Sur la même plaque, la *Sonate* pour violon et piano de Claude Debussy a été inscrite également par Zino Francescatti et Robert Casadesus. Toutes les sonorités tintent, claires et limpides, sous leurs doigts agiles, et l'on se demande, en vérité, comment le langage insinuant et gracieux employé par Claude de France peut paraître encore hermétique à certains.

W.-I. Landowski.

(1) Columbia.

LES SPECTACLES

TH. des VARIETES

N'ÉCOUTEZ PAS, MESDAMES !

avec

SACHA GUITRY

NOUVELLES RELIGIEUSES

Le centenaire de l'Amicale Saint-Thomas-d'Aquin

La plus ancienne association d'anciens élèves de l'enseignement catholique de France, l'Amicale Saint-Thomas-d'Aquin, fondée le 27 novembre 1853, fêtera son centenaire au mois d'avril de l'année prochaine. Préludant à ces fêtes, une émouvante cérémonie a eu lieu le 16 novembre sur le parvis de l'église Saint-Thomas-d'Aquin. Après la messe, M. le chanoine Pasteau, curé de Saint-Thomas-d'Aquin, donna la bénédiction au drapeau que le général Weygand allait remettre aux anciens combattants. Puis, après avoir rendu un solennel hommage aux morts des deux guerres, les membres de l'amicale gagnèrent, pour une réunion intime, les locaux de l'école.

Les prélats français chez le Saint-Père

Les cardinaux Liénart et Roques et vingt autres prélats français ont été reçus en audience privée par le Souverain Pontife, à qui ils rendaient, comme ils doivent le faire tous les cinq ans, leur visite *ad limina*.

Mgr Urtasun a été sacré à Périgueux

Le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, primat des Gaules, NN. SS. Richaud, archevêque de Bordeaux, et Louis, évêque de Périgueux, et plus de trois cents prêtres et prélats ont assisté au sacre du nouvel évêque de Valence, S. Exc. Mgr Joseph Urtasun. Cette cérémonie a eu pour cadre la cathédrale Saint-Front de Périgueux, où Mgr Urtasun exerçait son apostolat depuis de nombreuses années. Les co-consécrateurs étaient NN. SS. Terrier, évêque de Bayonne, et Robin, évêque de Blois.

COURRIER MUSICAL

La musique au secours des combattants d'Indochine

C'est la plus large solidarité humaine qu'on trouve à l'origine du Comité national d'aide aux combattants d'Indochine, aux anciens et à leurs familles. Il suffit de nommer M. Vincent Auriol, son président d'honneur, M. Letourneau, son président, et de rappeler que le maréchal de Lattre de Tassigny fut le premier à demander la coordination des efforts en vue d'une action efficace pour saisir l'importance de la tâche à laquelle chacun peut et doit coopérer.

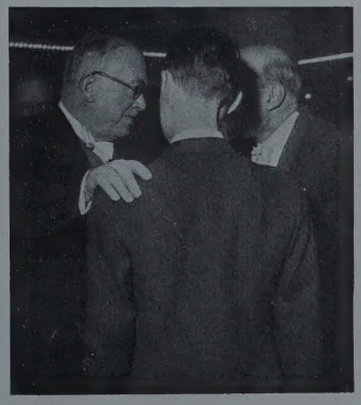
Car il s'agit de susciter ce vaste mouvement de solidarité entre Français et combattants grâce auquel toute victime pourra trouver aide et secours : le blessé, des soins moraux et matériels ; le mutilé, un asile dans les centres de rééducation, où il redeviendra peu à peu un homme comme les autres ; le démobilisé, une place dans la vie civile ; la veuve, l'emploi qui est pour elle nécessité vitale ; l'orphelin, la nouvelle famille qui remplacera le foyer détruit.

Déjà, des comités se sont constitués dans toute la France, et la besogne s'accomplit jour après jour.

Avec un rare dévouement, Mme Ratier, présidente de la Commission des fêtes du Comité national et parisien, aidée de Mme Dubois, déléguée du Comité, de Mme Monnerville et de Mme Augustin Thierry, secrétaire générale du Comité parisien, collabore à cet immense effort. C'est à la musique — plutôt qu'à la traditionnelle vente de charité — qu'elle vient de demander appui. Un concert de gala au théâtre des Champs-Elysées, où accourut tout ce que Paris compte d'âmes charitables, réunissait le jeune violoniste prodige Gérard Poulet, son père, Gaston Poulet, et l'Orchestre national, qui avaient offert leur concours avec enthousiasme. Ainsi Mozart et Beethoven, par l'archet et la baguette de virtuoses célèbres, ont contribué, ce soir-là, au soulagement de bien des infortunes. M. Vincent Auriol tint à exprimer ses félicitations à Mme Ratier pour la réussite de cette manifestation musicale. Car le chef de l'Etat, accompagné de Mme Vincent Auriol, présidait la séance, à laquelle assistait également M. Albert Sarraut, président de l'Assemblée de l'Union française, entouré de nombreuses personnalités de la métropole et de la France d'outre-mer.

Le président de la République remercie chaleureusement Mme RATIER de son dévouement...

...puis félicite le jeune GÉRARD POULET et son père, le chef d'orchestre GASTON POULET.



FÊTE HISTORIQUE A GROSBOIS

L'empereur Napoléon Ier et l'impératrice Joséphine ont été récemment reçus par le maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, duc de Valengin, prince de Wagram, major-général de la Grande Armée, en son château de Grosbois. Il s'agissait évidemment d'une reconstitution historique, qu'avait organisée l'Union des évadés de guerre à l'occasion de sa grande Journée d'automne. Si les souverains et le maréchal étaient en l'occurrence représentés par des amateurs venus du théâtre, les autres étaient des professionnels... de l'armée. C'étaient en effet les soldats d'un régiment de la région que l'on avait vêtus des uniformes de l'époque impériale. Sous leur légère tenue de toile, les malheureux tremblèrent héroïquement et lorsque la fête fut terminée la garde, déjà morte de froid, se rendit... à la soupe en toute hâte.

CONCERT SPIRITUEL

Un concert spirituel organisé par l'Association nationale des médaillés de la Reconnaissance française (9, rue Huysmans, Paris 6e), au profit de ses œuvres, aura lieu le mercredi 3 décembre, à 21 heures précises, en l'église Saint-Eustache avec le concours de la Société des Concerts du Conservatoire, des chœurs de la Radiodiffusion Française, des Chanteurs de Saint-Eustache, d'Hélène Bouvier et Georges Jouatte de l'Opéra... soit cent cinquante exécutants sous la direction de Georges Dandelot.

Au cours de ce concert, seront donnés : Le *Magnificat* de Bach ; *le Sanctus du Requiem* de Berlioz ; le *Requiem* de Faure.

André Marchal interprétera aux orgues des œuvres de Bach.

Cette cérémonie sera honorée de la présence de nombreuses personnalités dont M. Pinay, président du Conseil.

Première grande manifestation annuelle de l'Association nationale des médaillés de la Reconnaissance française, ce concert promet d'être aussi un des plus grands de la saison musicale.

UNE RÉCEPTION PARFUMÉE

Lubin a invité le Tout-Paris à un cocktail donné à l'occasion du baptême de sa dernière création, *Atomizer*, vaporisateur de sac d'une formule absolument originale et nouvelle. La décoration des salons où avait lieu le cocktail était particulièrement réussie. Les somptueuses tapisseries modernes de l'Association des peintres-cartonniers de tapisserie mêlaient leur note chaude aux reflets des lampes ingénieusement réalisées avec des flacons de parfum. *Atomizer* trônait au cœur d'une étoile scintillante, dans un berceau des plus jolies fleurs de Lachaume.

La présence de nombreuses et charmantes vedettes de l'écran contribuait grandement à l'éclat de cette soirée.

SURPLUS D'ÉDITEURS Livres neufs à partir de 30 fr. (valeur 300 à 500 fr.). Catalogue 2.500 titres c. 2 timbres GRANDE LIBRAIRIE FRANÇAISE (s.406), 106, Bd Gambetta, NICE.

Choisissez LES LIVRES D'ÉTRENNES...

... des petits...

La lecture des livres d'étrennes ressemble un peu, pour le chroniqueur, à celle des romans-feuilletons. A celle de dizaines de romans-feuilletons : on s'y plonge, on s'en gave, on en rêverait presque ; et puis les livres d'enfants retournent aux enfants, et il faut attendre jusqu'à l'année suivante pour savoir ce que sont devenus Babar, Bécassine ou Donald le canard. Ou Tintin.

Et, justement, j'ai à donner des nouvelles de Tintin et de ses petits amis. Aujourd'hui l'effort d'Hergé pour continuer une tradition littéraire où s'allient santé et aventure est couronné de succès. Tintin et Milou triomphent au delà des mers : on les traduit en cinq langues. Leurs complices, Jo, Zette et Jocko (le singe), n'ont d'ailleurs rien à leur envier. Nous les avions suivis l'an passé à bord du Stratoneff H. 22 ; cette année les voilà lancés dans une effarante aventure sous-marine. Cela s'appelle *le Rayon du mystère* (1) et comporte deux épisodes : *le « Manitoba » ne répond plus* et *l'Eruption du Karamako*. On s'y engouffre à travers l'océan, sur les traces d'un savant mystérieux ; île abyssale, sous-marins à chenilles, robots perfectionnés, rien n'y manque ! Naturellement, nos héros triomphent de tous les obstacles, et il faut avouer qu'ils y ont du mérite...

Chaque année, avec la même curiosité, on guette aussi les réalisations du Père Castor (2). Cet éminent spécialiste est

toujours à l'avant-garde du livre pour enfants. Quelques-unes de ses dernières réalisations sont toutefois un peu surprenantes. Bravo pour *Tournebille* et *Autobille*, découpages à monter sur billes : c'est ingénieux et, avec un peu d'adresse, cela doit fonctionner convenablement. Un bon point aussi aux *Premiers Coloriages* : les contours sont commodément étudiés. Mais j'avoue rester terriblement perplexe devant *Jardin des jeux*. Ce sont, paraît-il, des « images à lire » sans texte, et les enfants sont censés revivre les aventures des personnages qu'ils contemplent. Pour ma part, je préfère *Mangazou, le petit Pygmée* et son double texte — malgré une imagerie peu attrayante — qui amuse beaucoup les petits. Je préfère surtout la jolie *Marlaguette*, de Marie Colmant, très joliment illustrée par Gerda : il est vrai que ce n'est qu'une simple histoire... Mais je dois déjà quitter le Père Castor, et, tout en restant dans le domaine du livre éducatif avec *J'apprends le code de la route* (2), destiné à habituer les enfants à circuler seuls dans la rue, mentionner le curieux *De A à Z* (3), alphabet découpé dont les lettres surgissent, verticales, dressées sur la page en face des dessins auxquels elles correspondent : c'est une bonne réalisation dans le domaine difficile du livre dépliant. Enfin j'attends avec impatience de voir l'*Alphabet chantant* (4), de Francine Cockenpot, qu'a dessiné Simone Ohl.

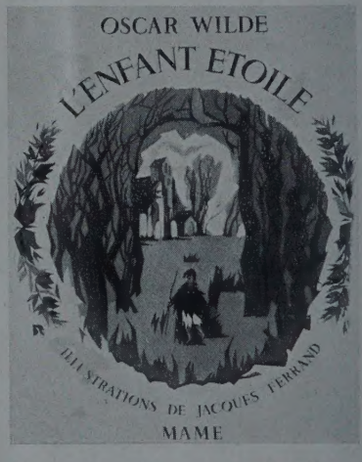
Et j'en viens à une formule qui semble être une vraie réussite : celle des « petits livres ». Il y aurait à faire tout un historique de la question. Le « petit livre » se présente sous un format immuable, à un centimètre près : 17×21. Il est mince, solidement cartonné, généralement lavable ; il comporte à chaque page une seule image, sous laquelle courent quelques lignes de texte. Ce furent, si ma mémoire ne me trompe, les éditions Cocorico (je ne vous le cacherai pas, il y a un rapport avec Flammarion) qui lancèrent en France le « petit livre » ; cela s'appelait « le Petit Livre d'or » et fut rapidement imité. Aujourd'hui le Petit Livre d'or manifeste toujours sa vitalité avec de nouveaux titres : vous avez, cette année, le choix entre *une Nuit de Noël, Tony et son poney* (le meilleur de la série), *Claude à l'école, Fables, Monsieur Chien, Il pleut : comment m'amuser ?* et *le Petit Esquimau*. Dans le même temps les frères du « petit livre » se sont développés. Ils s'appellent ici « les Albums roses » (6) et vous offrent, à côté de *Zig, Puce et Alfred*, de notre grand Alain Saint-Ogan, un « Donald » et deux « Mickey » de Walt Disney, ainsi qu'un ravissant *Babar aux sports d'hiver*, sous la double signature de J. et L. de Brunhoff. (A tout seigneur, tout honneur : arrêtons-nous pour saluer Babar et profitons-en pour rappeler un autre « Babar », un « grand », paru voilà quelques mois : *Babar dans l'île aux Oiseaux* (6). Les « Albums merveilleux » (3) : la technique en a évolué au mieux des possibilités, et j'ai beaucoup aimé la jolie histoire du *Bébé de goudron* ; et j'ai beaucoup aimé aussi les autres titres récents de cette collection bien menée : *Père Noël et le bonhomme de*

neige, le Caneton aventureux, la Course au trésor...

Il semble, d'autre part, que les éditions Cocorico aient fait porter leur effort sur une nouvelle création : les « Grands Livres d'or », tout simplement...

J'en ai vu deux volumes. Le *Grand Livre des Animaux en liberté*, avec ses éléphants géants en double page ; le *Grand Livre des Autos et des Camions*, qui nous plonge dans un océan de voitures qu'une cervelle de quatre ans doit voir plus grandes que nature !...

J'ai ensuite à vous signaler une naissance, celle des Albums Jaboune (7). Aujourd'hui nous avons deux albums à lire : *la Famille Fanfare* et *les Aventures de Totorix*. La famille Fanfare rappelle un peu la famille de Frimousset... en



moins réussi. En revanche, j'applaudis des deux mains aux *Aventures de Totorix* : l'histoire de ce brave Gaulois à moustache dont les filles arborent une coiffure en queue de cheval m'a paru spirituelle et variée.

Je terminerai en relevant quelques efforts intéressants : d'abord celui d'André Thérive, qui a adapté en vers de mirliton *Max et Maurice ou les Sept Mauvais Tours de deux petits garçons* (2), de Wilhelm Busch ; mais surtout l'effort des éditions Mame. Comment ne pas les féliciter d'aligner à leur catalogue des titres comme *Il était un petit homme* (chansons de Joseph Canteloube), la *Petite Histoire de France*, de Jacques Bainville, ou ces deux volumes : *le Livre des merveilles*, de Nathaniel Hawthorne (récits mythologiques traduits par Pierre Leyris, l'un de nos plus remarquables traducteurs), ou *l'Enfant Etoile*, d'Oscar Wilde, illustrés avec adresse, goût et intelligence par Jacques Ferrand ?

(A suivre.)

... et des grands

Un « Art ménager » français

APRÈS l'incomparable succès de *l'Art culinaire français*, un nouvel ouvrage pouvait-il présenter aussi utilement « l'art ménager » ? (Flammarion, édit.).

Projet audacieux, car le nouveau domaine à explorer est infiniment plus vaste, plus divers, plus complexe. Il est difficile de le circonscrire.

En confiant à l'équipe du Salon des Arts ménagers la direction d'un tel ouvrage l'éditeur a voulu marquer le rôle de centre d'information et de diffusion de la doctrine du mieux-être qu'a toujours joué cet organisme depuis sa création en 1923.

Il faut souligner l'importance à tous égards de l'édition : plus de 1.300 pages, comprenant dans le texte plus de 2.000 photographies, des plans, des croquis. Une centaine de planches en quadrichromie, réparties dans l'ensemble des chapitres, ajoutent au luxe de la présentation. Les réalisateurs ont souhaité que des modèles sélectionnés de chacun des appareils cités fussent reproduits, que chacune des techniques fût commentée par l'image, que des exemples nombreux d'installations fussent présentés à l'appui des descriptions. La valeur démonstrative des documents soumis étonnera souvent le lecteur.

C'est sans doute la première fois qu'un tel ouvrage est présenté sous cette forme et dans cet esprit. Les grandes « fonctions » humaines : s'abriter, se loger, s'éclairer, se chauffer, se laver, préparer les aliments, consommer les repas, nettoyer l'habitation, entretenir le linge, s'habiller, élever les enfants, se protéger, diriger la maison... déterminent les grands chapitres.

Dans chaque partie, les besoins des usagers sont analysés, les solutions techniques, suggérées ; les appareils permettant de les satisfaire sont présentés. On a tenu, en ce qui concerne ceux-ci, à en montrer le fonctionnement dans son principe, sans pour cela tomber dans une technique rebutante.

Tous les auteurs : savants, membres de l'enseignement, architectes, ingénieurs, décorateurs, techniciens, ont accepté le même mot d'ordre : être utiles. Ils sont demeurés discrets, négligeant souvent l'occasion de briller eux-mêmes pour se limiter aux informations objectives. Celles-ci n'ont pas le moindre caractère publicitaire. Liberté absolue est laissée aux rédacteurs, qui jugent en toute impartialité. Le parti pris n'était pas à craindre, car le Salon des Arts ménagers ne pouvait risquer son prestige par le plus léger soupçon de favoritisme. Son seul désir est d'orienter les producteurs et les acheteurs vers la qualité.

C. T.

(1) Castermann. — (2) Flammarion. — (3) Gautier-Languereau. — (4) Mame. — (5) Cocorico. — (6) Hachette. — (7) Calmann-Lévy.

A partir du 1er Décembre

Lisez

En exclusivité

Dans

Paris - Presse - l'Intransigeant

Le succès littéraire mondial de l'année
inédit en France

LE VIEIL HOMME ET LA MER

Le chef-d'œuvre

d'Ernest HEMINGWAY

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

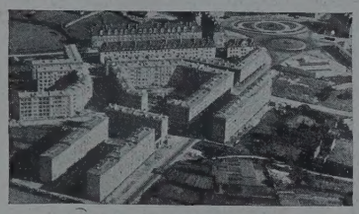
L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.



Un des groupes d'immeubles construits par l'Office Communal d'H. L. M. de Brest.

« BREST, LA VILLE QUI RENAIT... »

Ce titre est celui d'une brochure, éditée par le Syndicat d'initiative du grand port militaire breton, qui montre combien est considérable l'effort de reconstruction de Brest. Si l'on se reporte par la pensée à l'époque où Brest fut libéré, après un siège de quarante-deux jours et quatre cent quatre-vingts bombardements aériens, on se souvient qu'alors la ville, vidée de sa population, n'était qu'un amas de ruines.

Or c'est dans ce désert qu'il a fallu édifier quatre mille baraques-logements, déblayer les rues, niveler les ruines, tracer les nouvelles artères, implanter la voirie, remembrer les îlots, enfin, bâtir de toutes pièces une cité nouvelle.

A cette tâche se sont consacrés le délégué départemental du M. R. U., M. Maurice Piquemal, et le maire, M. Alfred Chupin, à la tête de la municipalité. De leur côté les Brestois, par des initiatives collectives ou individuelles, travaillaient avec acharnement à la renaissance de leur ville et à son redressement économique.

Grâce à l'effort de tous, le nouveau Brest est en plein développement.

PETITE ANNONCE

Artiste peintre cherche intérieur très élégant, meublé ou non, pour travail. Envisagerait cohabitation. Ecrire *F.-Illustration* n° 995.

Vous pouvez faire poser
IMMÉDIATEMENT
par votre garagiste la
suspension
GREGOIRE
à flexibilité variable
sur 4 CV. RENAULT
et sur
TRACTION AVANT
*
Distributeurs exclusifs
POUR LA 4 CV.
SAPRAR 83, Bd Gouvion-St-Cyr
Paris XVII^e. Etoile 75-01
POUR LA TRACTION AV.
TRACTA, 102 r. de Colombes
à ASNIERES (Seine) Grésillons 40-70
ATL 352

LES BEAUX-ARTS VONT RETROUVER LE PAVILLON DE FLORE

On en parlait depuis des années... car depuis des années le ministère des Finances occupait dans les bâtiments du Louvre le pavillon dit de Flore et, malgré toutes les réclamations des Beaux-Arts, persistait à y maintenir une partie de ses services. Vainement faisait-on valoir la nécessité d'achever le réaménagement du musée du Louvre et les dangers que pourrait présenter la proximité d'une installation administrative. M. Pinay vient de prendre la décision depuis si longtemps attendue. Il rend le pavillon de Flore aux Beaux-Arts, et le musée du Louvre pourra y exposer les collections de peinture et de sculpture qui, faute de place, ne pouvaient jusqu'ici être montrées au public.

Quant aux services des Finances, ils iront dans l'immeuble de la place Ventadour que la Banque de France occupe. Sans doute fallait-il les loger. Mais beaucoup d'amateurs d'art et de Parisiens attachés à l'histoire de leur ville regretteront qu'on n'ait pu rendre à sa destination ce joli bâtiment, qui fut le théâtre des Italiens.

LES INTERVIEWS DE TRECA

La première Manufacture française de matelas à ressorts

★

Par une enquête faite l'année dernière à la demande des Etablissements TRECA, l'Office DOURDIN, le Gallup français a établi que 94 % des usagers recherchaient un matelas confortable, souple, doux, solide et chaud.

Pour compléter cette enquête, les Etablissements TRECA ont interrogé un des meilleurs spécialistes parisiens, M. VERCHÈRE, Chef Acheteur du rayon de literie des Grands Magasins AU BON MARCHÉ.

Monsieur VERCHÈRE nous a déclaré :

J'ai toujours préconisé le matelas de laine parce qu'il réunissait les conditions indispensables : confort, sécurité, économie.

Néanmoins depuis la création du matelas TRECA PULLMAN, laine et ressorts, je dois reconnaître que cette nouvelle formule représente la synthèse du progrès.

Elle ajoute en effet aux qualités du matelas de laine, la possibilité de l'adaptation aux saisons : l'hiver, le confort et la chaleur du côté laine, l'été, la fraîcheur du côté garni de coton cardé.

C'est d'ailleurs pourquoi le Rayon de Literie du BON MARCHÉ présente dans un stand de démonstration permanente, cette conception moderne du matelas qui est la formule de l'avenir.

COURRIER MEDICAL

Une histoire de la Faculté

Professeur Léon Binet et docteur Pierre Vallery-Radot. *La Faculté de Médecine de Paris. Cinq Siècles d'art et d'histoire* (Masson et Cie, 126 pages, 48 figures).

Le professeur Léon Binet, doyen de la Faculté de médecine de Paris, a fait passer dans cet ouvrage la tendresse qu'il porte à sa chère faculté. Aidé de Pierre Vallery-Radot, il la fait revivre en ses différents logis. Il s'attache à mettre en évidence la grandeur de ses prédécesseurs et aussi les richesses artistiques qu'ils nous ont léguées. Il rappelle comment la Faculté a fait une œuvre immense. Il trace enfin la voie de l'avenir, cette voie qui passe rue des Saints-Pères, où, l'an prochain, il faut bien l'espérer, la nouvelle Faculté pourra être inaugurée. Ce beau livre trouvera sa place non seulement dans la bibliothèque de tous les médecins, mais aussi dans celle de tous les amis du Vieux-Paris. — R.-J. M.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

VENTE au PALAIS de JUSTICE à PARIS, le MERCREDI 10 DÉCEMBRE 1952 à 14 heures

1°-PROPRIÉTÉ au PERREUX (Seine)
5, Avenue Jeanne-d'Arc, compren. PAVILLON, GARAGE, TERRAIN; Conten. 770 m²- LIBRE de LOCATION - MISE à PRIX : 600.000 frs.

2°-TERRAIN à HOSSEGOR
Commune de SOORTS-HOSSEGOR (Landes) Avenue du TOURING-CLUB; Conten. 7 a 46 ca, sur lequel est édifié un PAVILLON « LA MAISONNETTE » - MISE à PRIX : 300.000 frs. LIBRE de LOCATION - S'adr. Me DENIZOT, av. Paris, 1, R. de Castiglione, MMes Tournesac, Nouel, avoués Paris, Me Maguet, not. Paris.

Adj. Ch. Not. Paris, 9 décembre à 14 h. EN 2 LOTS : 2 IMMEUBLES RAP¹ à PARIS
1° R. VICTOR-MASSÉ, 15 Rev. brut trim. du 15 oct. (ch. comp.) : 183.193 fr. - M. à Px : 5.000.000.
2° R. FLATTERS, 12 Rev. br. trim. 15 oct. (ch. compr.) : 77.195 fr. - M. à Px : 2.000.000 - S'ad. aux Not. Mes ADER et Paul JOURDAIN, 323, R. St-Martin, dépos. cahier charges.

RHUM des "Plantations"
SAINT-JAMES
DIGESTIF
GROG CHAUD
PUNCH GLACÉ
MAISON FONDÉE EN 1848

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.